

EN CE TEMPS-LÀ



Revue annuelle composée pour le Noël des Anciens de

Coublanc **Année 2010**

Numéro 15

Samedi 19 décembre 2009

Prix minimum : 3,80€

ISSN 1964 - 812 X

Éditorial

de *Anne-Claire Millord*,
présidente de l'association
du Noël des Anciens de Coublanc

Chers Anciens de Coublanc, chers lecteurs de partout,

Comme chaque année depuis des décennies, notre association a le plaisir de vous offrir un « colis de Noël », pour la quinzième fois accompagné de cette revue *En ce Temps-là*, conçue pour vous exprimer, chers Anciens, et en bonne partie rédigée par vous. Notre mérite n'est donc pas grand, mais le vôtre l'est bien plus.

Votre mémoire nous fournit depuis quinze ans des souvenirs riches et vivants, et le moindre détail, qui peut paraître minime, a de l'importance pour ceux qui essaient de comprendre une époque pas si lointaine et déjà si différente et de reconstituer la mosaïque où se dessine peu à peu la vie à Coublanc depuis le début du XX^e siècle.

Cette année, c'est un peu plus que le hasard qui fait que plusieurs témoignages évoquent Roger Lathuillère, mort il y a vingt ans : il reste présent dans le cœur de beaucoup de Coublandis.

Aujourd'hui, nous accédons plus facilement à une profusion de textes et d'images, irremplaçables pour reconstituer le passé, comme sur le très intéressant site Internet *Coublanc 71*. Mais les photographies que vous nous confiez pour illustrer vos propos gardent toute leur valeur et ont un grand pouvoir d'émotion par la rareté des témoignages visuels de l'époque. Les années passent, les techniques progressent, les émotions et les désirs des hommes demeurent.

La municipalité propose depuis un an un épais Bulletin municipal annuel de Coublanc, plus orienté vers le présent et l'avenir. Nous sommes heureux de ce qui n'est pas une concurrence, mais une complémentarité : se souvenir du passé n'implique pas de ne pas s'intéresser à l'avenir, et réciproquement.

De nombreux lecteurs de différentes générations peuvent bénéficier de notre collecte de souvenirs, en particulier grâce aux commerçants qui mettent notre revue en vente dans leurs boutiques. Nous remercions spécialement Lucette et Roger Chassignol, qui ont vendu cette revue comme des petits pains ces deux dernières années : leur retraite nous prive de leur soutien ! Que leurs clients nous soient fidèles, au Bourg, à Saint-Igny, ou ailleurs...

Nous nous réjouissons qu'*En ce Temps-là* rencontre un certain succès ; que ceux qui s'intéressent à notre action n'hésitent pas à nous rejoindre ! No-

Sommaire

- **Le latin de notre enfance**, « Ite missa est », par *Bernard Berthier*, page 3.
- **Le Vitrail de saint Symphorien**, par *Régis Déal*, page 4.
- **Souvenirs Gisèle et Monique Mathéron à Coublanc**, page 7.
- **Noms de Coublanc**, par Marie-Laure Chassignolle, page 9.
- **Souvenirs de jeunesse de Simone Bouchery** page 10.
- **Le Bo Goté vé 1950**, par *Gérard Vaginy*, page 18.
- **Roger Lathuillère nous a quittés il y a vingt ans**, par Jean Lautrey, page 25.
- **Les Majorettes de Coublanc**, par Louis Laurent, page 26.
- **Georges Psaltopoulos à Mauthausen**, par Nicole Psaltopoulos-Dabert, page 30.
- **Souvenirs de Joanny Berthier**, par *Joanny Berthier*, page 33.
- **Suite de mes souvenirs (III)**, par *Antonin Auclair*, page 34.
- **Le Répertoire de Claudius Auclair**, par B. Berthier, page 36.
- **Souvenirs de Johannès Thévenet (II)**, par *lui-même*, page 37.
- **Panique à La Place**, par *Claude Chevreton*, page 39
- **On s'en souviendra**, par *B. Berthier*, p.40.

Les autres rubriques, liste des Anciens, des décès, naissances, mariages, contributions des élèves des écoles, mots croisés, poème final, sont à peu près à leur place habituelle...

tre équipe, dont la plupart des membres s'investissent depuis de nombreuses années, accueillerait avec plaisir de nouvelles recrues, particulièrement pour la préparation de la revue, qui représente un travail important. C'est cependant toujours avec le même plaisir que nous venons vous souhaiter

Joyeux Noël et Bonne Année !

Dessin de la couverture

Il a été réalisé il y a un siècle par Claudius Auclair, de la Raterie. Cf. les explications à la page 36.

Le latin de notre enfance

Ite missa est

1950 environ. Mais ce pourrait être un siècle plus tôt, voire plus.

Ouf ! C'est fini. Certains d'ailleurs sont déjà sortis. Ils n'ont pas attendu que Monsieur le Curé leur en donne l'autorisation par ces trois petits mots dont le sens précis nous échappe, mais dont la signification est claire. L'assemblée est bien contente ; elle le dit : « Deo gratias », « Nous remercions le Seigneur », ou plus précisément « Merci à Dieu ».

Merci à Dieu de toute l'heure passée à l'église, ou bien de la permission de sortir ?

En fait, c'est un piège. Pour les fidèles d'entre les fidèles, le célébrant continue, après la bénédiction qui suit les mots *Ite missa est*. Il y a le second évangile, toujours le même tous les dimanches (le beau prologue de l'évangile selon saint Jean, mais il est dit en latin), et un hymne à la Vierge. Peut-être ceux qui sont partis après la communion ont-ils eu raison ?

Hélas, ou heureusement, tout cela a changé à partir de 1962. Ces mots appartiennent bien au latin disparu de notre enfance.

Mais cette fameuse formule, que signifiait-elle exactement, mot à mot ? Les spécialistes ne sont pas d'accord. *Ite* : pas de problèmes, cela veut dire « Allez », donc : « Sortez ». Les deux autres mots sont la raison de ce renvoi, de ce congé donné aux fidèles. *Missa est* : mot-à-mot, « elle est envoyée ». Le vrai sujet n'est pas indiqué, ce qui laisse pas mal de flou : est-ce la communion, la communauté, la mission, l'assemblée des fidèles – assemblée étant en grec *ecclesia* qui a donné église ?

Ce n'est pas du bon latin de Cicéron, mais du latin tardif, du jargon de l'Église romaine naissante. Certains érudits pensent que *missa* est mis pour *missio*, et que la formule veut donc dire : maintenant que vous avez prié un bon moment, allez, agissez : vous êtes envoyés en mission. Pas de répit. Le passage à la table du repas dominical, sur les nappes blanches, n'est pas prévu au programme, mais plutôt le chrétien est program-

mé pour passer dans l'assiette rouge des lions ! Ou, comme le jeune Symphorien dont l'article suivant nous parle, il va témoigner de sa foi jusqu'au sacrifice. Voilà à quoi le destine *Ite missa est*. Finalement, dans ces conditions, on préférerait, étant à l'abri de la nef, que la messe dure encore plus longtemps... Ce sens donne parfois la traduction française : « Allez, c'est l'envoi », sous-entendu, « en mission ».

Mais les siècles passent et les lions disparaissent tandis que les rites perdurent. Les mots *Ite missa est* vont devenir l'emblème de ce qui se passe à l'église durant une bonne heure. C'est cette formule de renvoi qui donne au Moyen Âge le mot *missa* et en français « messe ». Les derniers mots de la messe indiquent ce qui s'est passé : la messe. D'où une traduction fréquente : « Allez, la messe est dite ». C'est beaucoup moins dangereux à vivre que le sens précédent. Juste une indication chronologique, qui permet d'aller au bistrot discuter avec les copains – « copains : ceux qui partagent notre pain... eucharistique ? C'est peu probable que le peuple des fidèles du café Buchet ou du café Bergiron pense à ce partage spirituel, et du temps du latin de notre enfance, nous (les hommes surtout) ne communions pas souvent...

« La messe est dite » : on n'emploie plus guère la formule à l'église, mais que de fois je l'ai entendue et je l'entends encore sur la deuxième chaîne de télévision à la fin d'un match de rugby, quand le commentateur signifie que l'équipe en train de perdre n'a plus aucune chance de rétablir la situation.

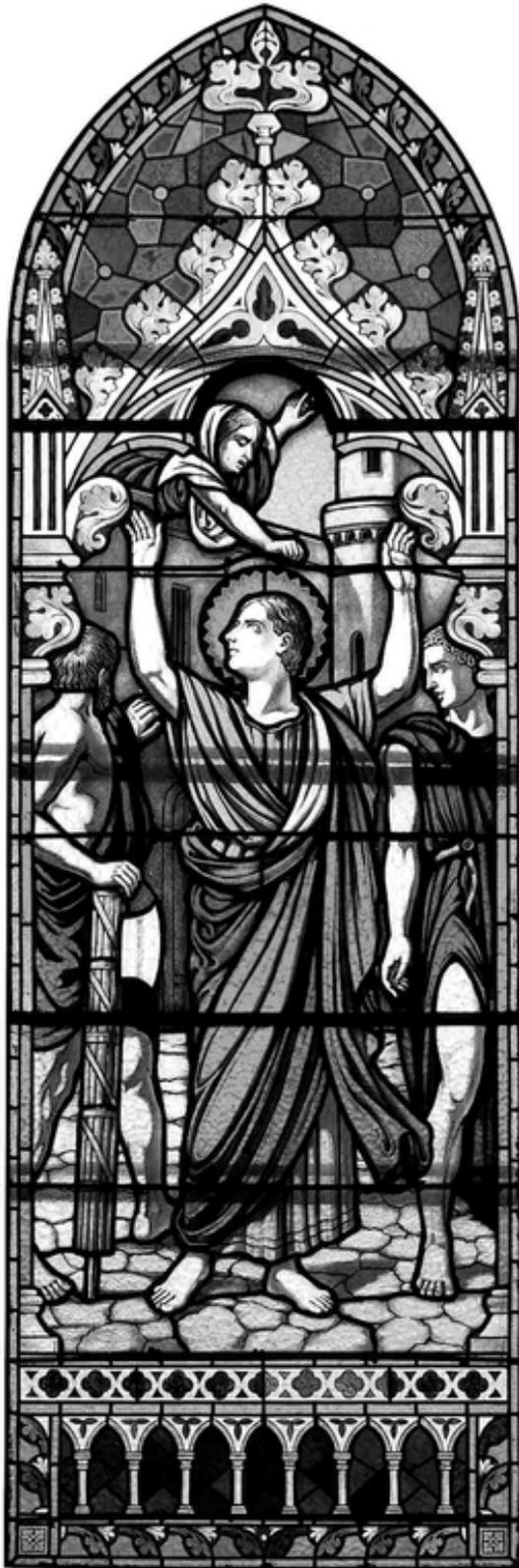
En ce sens, on peut se demander si la formule « la messe est dite » ne va pas retomber sur la tête de notre Église catholique en fort mauvais état dans notre Occident déchristianisé...

Peut-être aurait-elle dû conserver l'usage du latin, comme le pensait Roger Lathuillère ? Rien de moins sûr. Je renvoie, pour redonner courage aux chrétiens (entre autres), à la chronique *Sursum corda* parue dans notre numéro 10 de Noël 2004.

Bernard Berthier (*La Place*)

Proposez-nous l'expression latine
à traiter l'an prochain. Merci !

Joyeux Noël 2009



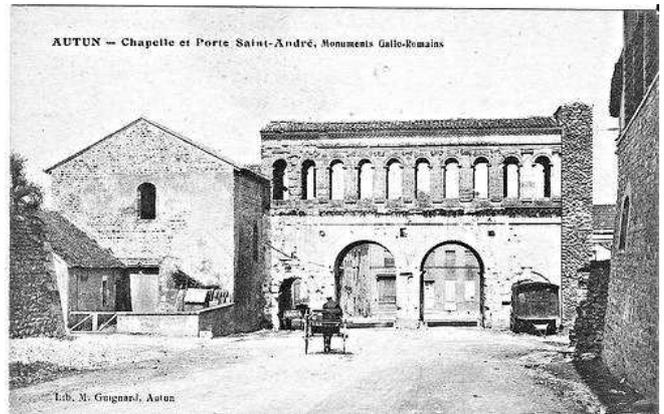
Vitrail de saint Symphorien
Église de Coublanc, bas-côté nord,
deuxième vitrail à gauche en entrant.
Photographie de
Mélanie Berthier et Julien Berna.

Saint Symphorien Martyr

par Régis Déal

Pour la géographie, ce vitrail ne nous fait pas sortir de notre département de Saône-&-Loire. Il représente en effet saint Symphorien, martyr à Autun entre le II^e et le III^e siècle. Symphorien appartenait à une famille de notables de la ville.

Le mur que nous apercevons en arrière-plan correspond à la porte Saint-André. Elle ouvre vers le nord-est et la plaine bourguignonne (direction de



Dijon). Elle fut érigée par les Romains vers 69. Désormais la porte est dégagée et ne joue plus son rôle de passage. Elle a été restaurée à plusieurs occasions, en particulier par Viollet-le-Duc. L'une des deux tours qui l'encadraient fut préservée et transformée en église pendant le Moyen Âge. Elle demeura une église protestante jusqu'en 1965.

La présence de ce saint sur un vitrail de Coublanc peut alors s'expliquer comme un hommage de la paroisse à sa ville diocésaine, Autun.

Pour l'histoire, saint Symphorien est un martyr chrétien. Nous le voyons ici encadré de deux personnages. L'homme de gauche s'appuie sur un faisceau d'armes. Cela correspond à l'un des symboles du pouvoir romain (les « fascistes » reprendront ce symbole à leur compte). Les faisceaux sont portés par des licteurs, sorte de gardes du corps des magistrats romains, ce qui explique qu'eux-mêmes ne soient pas en uniforme. Chaque faisceau consiste en un assemblage de verges liées ensemble autour d'une hache. Le faisceau possède une symbolique très simple : les verges servent à frapper les condamnés, la hache à les décapiter.

Exactement le sort réservé au tout jeune homme par le préfet Héraclius. La légende dit que Symphorien, encore très jeune, mais sage comme un vieillard (*puer senex*) a refusé de sacrifier aux idoles païennes, romaines (Cybèle, Apollon, Diane) lors d'un

cortège prenant place dans la ville, il s'en serait même moqué. Il y a une hésitation sur la date des faits : *La Légende dorée*, où saint Symphorien figure au chapitre 118, choisit l'année 270, sous l'empereur

Aurélien (270-275) ; d'autres placent l'exécution au cours du règne de Marc-Aurèle (161-180), trois ans



après les persécutions de Lyon. Dans les deux cas, au II^e comme au III^e siècle, le culte romain est encore dominant et tente de résister à l'émergence des chrétiens.

La société chrétienne naissante s'appropriâ le terme de martyr pour désigner ceux qui étaient témoins (au sens quasi juridique du terme) de Jésus. Puis très vite le terme s'est spécialisé pour désigner les chrétiens morts et torturés. Ces derniers, en revivant et réactualisant la Passion du Christ, témoignent alors de la vérité par leur sacrifice. Les petites chapelles qu'on leur érigea depuis reçurent le nom de *martyrion* et s'associent à une autre nuance du terme, à savoir une dimension de souvenir. Le vitrail joue également ce même rôle : transmettre et perpétuer ce témoignage.

Martyres et « passions »

Au moyen-âge, cette transmission passe par toute une littérature qui se développe autour des vies de saints et notamment des *Passio* (passion) : récits et descriptions des tourments et supplices subis par des Saints. On en trouve de nombreux exemples dans la *Légende dorée*.

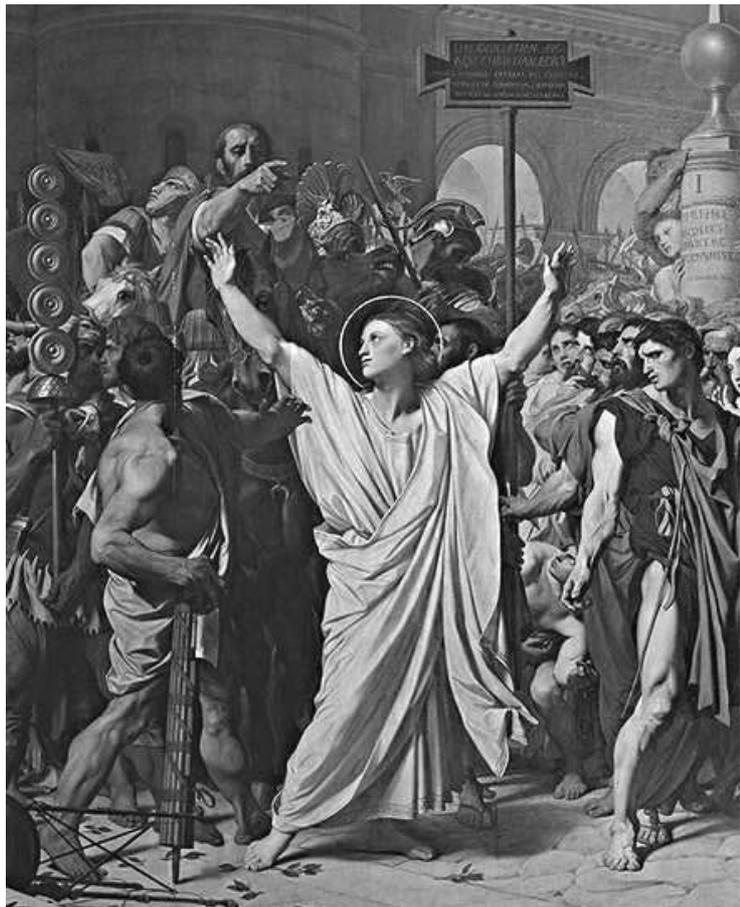
L'image offerte par notre vitrail reste fidèle à la légende. Nous voyons une femme qui se penche au dessus de saint Symphorien. Il s'agit de sa mère qui l'encourage.

Mais le dessinateur de ce vitrail ne s'est pas inspiré directement de la légende. Il a utilisé un modèle prestigieux : une toile de Jean-Auguste-Dominique Ingres (le peintre connu aussi pour son violon). Ce tableau, daté de 1834, se trouve dans la cathédrale Saint-Lazare d'Autun, réalisé d'après le programme établi par Monseigneur Roch-Étienne de Vichy, évêque de la ville, mais mort avant l'achèvement du tableau, en 1829.

Dans le vitrail comme sur la toile, la mère, placée de la même manière, tend un bras vers son fils et pointe, de son autre bras, un doigt vers le ciel, ceci afin d'illustrer les propos que lui prête la légende dorée : « Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle : regarde en haut, et vois celui qui règne dans le ciel. Ta vie n'est point détruite, puisqu'elle est changée en une meilleure. »

D'ailleurs, cet appel vers le ciel est renforcé par la forme du vitrail, tout en hauteur, ainsi que par la décoration encadrant la scène qui figure comme une flèche pointée vers le haut.

Ce motif de la mère encourageant son fils au



martyre peut surprendre mais n'est pas nouveau puisque nous en avons un exemple dans l'ancien testament en II Maccabées 7,20 : sous le roi de Syrie Antiochus, une mère juive voit ses sept enfants successivement mis à mort et les encourage à tenir bon : « Cependant la mère extraordinairement admirable et digne du souvenir des gens de bien, voyait périr ses sept fils en un même jour, le supportait avec courage, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu, exhortait fortement chacun d'eux dans la langue de ses pères, remplie de sagesse ; elle alliait un mâle courage avec la tendresse d'une femme. »

Ces exhortations démontrent une confiance en

Dieu et un espoir dans l'au-delà, considéré comme supérieur à la vie naturelle ici-bas.

Si la mère de notre Symphorien reste sur les remparts, le vitrail peut nous laisser supposer que c'est pour sa sécurité, pour ne pas être trop proche des lictes. Mais la peinture d'Ingres nous en donne une autre vision : elle est retenue par d'autres femmes et semble vouloir rejoindre son fils, alors qu'au pied des remparts, il y a toute une foule composée, semble-t-il, des adorateurs des dieux païens.

Le vitrail ne retient donc que les acteurs essentiels du drame. Symphorien occupe toujours la même position : les deux bras et le regard également levés vers le ciel, en signe de dévouement et d'abandon à Dieu. Son visage, encadré par l'auréole, semble tout à fait radieux, ne craignant en rien le sort qui l'attend. Ce qui change en revanche concerne les vêtements du saint. Sur la toile il n'est que blancheur, de sa peau à sa tunique. Or, sans doute pour des raisons techniques et esthétiques propres au vitrail, cet aspect n'a pu être conservé, laissant ainsi de côté l'idée de pureté de l'enfant éternel pour privilégier des couleurs plus marquantes (rouge et bleu).

Concernant les lictes, la position que leur donne Ingres pourrait se justifier dans le feu de l'action : l'un se tourne vers la mère de Saint Symphorien pour s'assurer qu'elle reste à distance, l'autre, de face, surveille le prisonnier. Ingres profite alors de ces deux facettes pour effectuer une étude esthétique du corps en mettant en valeur les muscles saillants des bras et des jambes de ces deux hommes. Cette notion esthétique s'efface dans l'image du vitrail.

Et d'un art à un autre, nous pouvons citer un extrait de l'explication du nom de Symphorien selon la légende dorée : « Symphorien vient de symphonie. Car il fut comme un instrument de musique qui rend des sons harmonieux de vertu. » Harmonie sans doute retranscrite dans la pose du saint sur cette image, avec ce pied droit posé délicatement de côté, accentuant le détachement du personnage devant le sort qui l'attend, et voulant en faire ressortir le bien-être et la beauté au moment de rejoindre le ciel (motif fréquent dans la représentation des martyrs).

Le culte de saint Symphorien débuta par la construction d'une petite basilique élevée par l'évêque d'Autun, Eufrode, en 450. Saint Léger la restaura au VII^e siècle et y met en valeur les reliques (supposées avoir été conservées à

Nuits-Saint-Georges). Entre-temps, le culte du saint s'était développé à Tours (V^e siècle) et à Bourges (VI^e siècle).

Comme il s'agit d'un des premiers martyrs en France, il fait partie des saints nationaux pendant l'époque mérovingienne (entre le V^e et le VIII^e siècle et des rois comme Clovis et Dagobert). Sa popularité lui permet d'apparaître dans le nom de vingt-sept communes en France, dont deux près de chez nous : Saint-Symphorien-de-Lay (Loire) et Saint-Symphorien-des-Bois (Saône-&-Loire). Le saint est fêté le 22 août.

Régis Déal (Les Épalis et Villepinte – 93)

Anecdotes non vérifiées sur saint Symphorien

Pour être délivré d'un insecte entré dans l'œil, on invoque saint Symphorien. On dit qu'avant de le décapiter, on lui aurait fait dévorer le visage par des insectes et des scorpions.

Beaucoup de belettes blanches pour Saint-Symphorien disent que l'hiver est en chemin

Treize personnes seulement ont été prénommées Symphorien en France depuis 1940 !

Crédits iconographiques

Famille Antonin Auclair (p. 1 et 36)
Mélanie Berthier (p. 4)
Internet sans indication de droits d'auteur (p. 4, 5, 8 et 34)
Simone Bouchery (p. 10, 12, 13 et 14)
Bernard Berthier (p. 11, 25, 29 et 37)
Pierre Berthier (p. 15)
Suzanne Lauriot-Fouilland (p. 16)
Janine Barriquand-Bresson (p. 27)
Danielle Colombo (p. 28)
Nicole Psaltopoulos-Dabert (p. 30 et 32)
Joanny Berthier (p. 34)
Florence Dury-Charbonnier (p. 20 et 44)

Souvenirs de Gisèle et Monique Matheron (II)

À Coublanc

La revue de l'an dernier, dans un article fort exotique, nous a fait découvrir la belle jeunesse des deux sœurs Matheron, Gisèle (née en 1927) et Monique (née en 1934) dans leur famille, au Maroc, essentiellement à Port-Lyautey, près de la côte de l'Atlantique, à 40 km au nord de Rabat. En 1960, les aléas de l'histoire et les hasards des nominations dans l'éducation nationale vont amener Gisèle, avec sa mère veuve et sa sœur, en France puis dans notre village inconnu...

Nous nous sommes rendus chez notre sœur Jacqueline, à Verberie, dans l'Oise. Rien ne nous pressait pour venir à Coublanc. Nous y sommes arrivées toutes les trois au début de septembre 1960. M. Raymond Jolivet, le maire de l'époque, nous avait trouvé un logement chez un de ses adjoints : nous avons habité quelques semaines dans la petite maison attenante à celle d'Albert et de Juliette Buchet, du côté de la montée des Remparts.

Notre appartement devait être dans le grand bâtiment qui abritait la cure, qu'habitait encore le père Gras, bien qu'il fût à la retraite (il allait partir dans une maison de repos peu après). Nous devions loger au-dessus de la partie gauche réservée à l'école primaire publique, à l'étage. Mais nos meubles ont mis du temps pour nous parvenir : le « cadre » qui les contenait était, paraît-il, tombé à l'eau dans le port de Marseille...

Emménagement

Un beau jour, le père Roux, qui était en train de faire le catéchisme aux enfants de Coublanc dans la salle des catéchismes, voit un camion s'arrêter. Nous venions d'être averties de son arrivée par Philibert Chevier, secrétaire de mairie prévenu au téléphone par l'entreprise mâconnaise de déménagement.

Aussitôt le père Roux, curé de la paroisse, mais qui habitait encore à Vauban, mit les enfants au travail : « Vous allez transporter les petits objets. » Nous trois étions en haut pour ranger ces objets. À la fin, les enfants rentrèrent chez eux tout fiers d'annoncer qu'ils avaient fait les déménageurs pour la nouvelle institutrice. Quant aux gros bras professionnels, ils se plaignaient du travail et des escaliers à monter. Ils eurent vite fait de repérer le café ouvert, et de s'y installer, tandis que Philibert Chervier recevait un nouvel appel du patron de l'entreprise, qui voulait que ses employés se pressent d'aller travailler ailleurs.

Vers la mi-octobre, nous étions donc installées. Notre maman, Marguerite, qui avait une soixantaine d'années, s'est acclimatée par la force des choses. Elle s'est engagée dans beaucoup d'activités, elle a aidé le père Roux à faire le catéchisme, elle a participé à l'animation de la bibliothèque municipale avec Perrine Vaginay, Félicie Crozet et madame Dumas de Cadolon. Elle faisait aussi notre potager, dans le terrain derrière la maison, terrain qui depuis a été remodelé par l'aménagement de la cour de l'école.

Monique : J'ai travaillé à l'usine de Cadolon, (tissage Matichard) jusqu'à sa déconfiture. J'ai ensuite participé à toute l'aventure de l'AGDE naissante, créée en 1978 sous l'impulsion du maire Jean Lautrey. C'était le temps de la sous-traitance au service de l'entreprise lyonnaise Majorette. Ainsi, au moment où le groupe de Majorettes de Coublanc disparaissait, les petites voitures Majorettes les remplaçaient ! Ensuite, nous avons fait des « lisses » (étape préparatoire dans la fabrication de tissus) pour les entreprises Verdol puis Staubly. J'ai travaillé sous la conduite de Joseph Berthier et de Marcel Villard. Au début, l'AGDE a occupé l'usine Perrin, avant de s'installer à son emplacement actuel sous le bourg. J'ai pris ma retraite en 1999.

Gisèle : Un ami de mon père au Maroc m'avait annoncé le pire, quand il avait su que j'allais enseigner dans la campagne française : « Gisèle, tu ne connais pas l'école en France ! Apprête-toi à avoir affaire à la classe des *Quatre cents coups*, ce sera comme dans le film. Attends-toi à trouver autant, et même pire ! » Cela n'a pas été vrai, même si l'école

était vieillot et n'avait guère changé depuis des années, alors qu'à Port-Lyautey je travaillais dans une école toute neuve.

Le père Joseph Gras était donc à la retraite, mais logeait encore à la cure avec sa bonne, madame Ducruis. Il est parti peu après. Le père Roux est venu s'installer avec madame Truge, qui est morte tout récemment [Julia Truge est née en 1912 et décédée en novembre 2007. Elle a été aide au prêtre chez le père Roux de 1959 à 1965, quand celui-ci est parti en Afrique. Ndlr.]

L'école était mitoyenne de la cure. C'était l'école publique des filles, qui acceptait les garçons du CP. La classe de maternelle, pour les garçons comme pour les filles, était à l'école Sainte-Thérèse.

Au début, j'avais une classe unique avec cinq niveaux ! Et une seule élève en CM2 ! Cela me donnait beaucoup de travail de préparation. Heureusement, le père Roux a fait en sorte que cette fille aille à l'école Sainte-Thérèse. Ce n'était pas facile, car même si nous autres, institutrices des deux écoles, nous nous entendions suffisamment bien, les catholiques du pays faisaient brutalement la distinction entre l'école de Dieu et l'école du Diable (la mienne !). Et comme d'autre part j'allais à la messe, les laïcards de leur côté me critiquaient : j'étais prise entre deux feux...

La réorganisation des écoles

En 1972, sous l'impulsion du jeune maire Jean Lautrey, un changement d'organisation, qui a paru très étonnant à beaucoup, non seulement à Coublanc, mais dans toute la région, s'est produit dans la répartition des classes, créant le système qui est encore en fonction : les enfants de maternelle et de CE1 et CE2 iraient à l'école Sainte-Thérèse, tandis que ceux de grande section et du CP suivraient les cours de l'école publique, ainsi que les CM1 et CM2. Cette répartition pleine de bons sens pratique a été mal perçue par beaucoup de mes collègues de l'école publique et de confrères syndicalistes dans les environs. On me le faisait savoir...

C'est moi qui ai eu en charge la grande section et le CP, classes qui demandent beaucoup de travail pour donner les bases de la lecture et de l'écriture aux élèves. Enseigner en

CE est considéré par la plupart des instituteurs comme plus facile : les élèves sont dégrossis ! J'avais même la difficulté créée par les enfants qui ne savaient pas s'ils étaient droitiers ou gauchers, et certains étaient ambidextres ; cela était gênant pour les disposer à deux sur le bureau : il ne faut pas que les coudes du bras qui tient la plume se rencontrent ! Mais mes élèves me donnaient cependant beaucoup de satisfactions. Je me souviens de ces jours d'hiver où ils m'apportaient des branches recouvertes de givre, qui les décoraient comme



d'une multitude d'étoiles. « Maître, comme c'est beau ! » Mais cette merveilleuse broderie fondait vite sous leurs yeux, et ils étaient désappointés. Un d'eux m'apporta un matin une jeune chouette

morte trouvée en chemin, une chouette effraie probablement, avec sa face blanche, ses grands yeux, ses ailes grises avec des bordures de perles jaunes. On l'a gardée quelques jours...

Il y avait aussi, à l'époque, la radio scolaire, qui diffusait des émissions pour la classe : des chansons et de la poésie le mardi ; le mercredi, pour les plus grands, c'était une émission de musique classique. Les jours passaient entre le français avec ses lectures, ses conjugaisons, son vocabulaire, et le calcul, l'histoire et la géographie...

Nous organisons des fêtes. À l'approche de Noël, on décorait la classe. Les enfants apportaient des branches. Je mettais des papiers de toutes les couleurs. Je leur offrais un goûter avec des friandises. On allumait des bougies, et l'on chantait. Une année, je leur ai fait une surprise. J'avais habillé Michel Chetaille en père Noël, avec un gros anorak rouge à franges blanches de ma sœur Monique.

Les enfants, naturellement, se confiaient

volontiers à moi, comme à la « maman de l'école ». C'est qu'ils arrivaient parfois le matin tout chargés des chagrins récoltés dans leur famille : brutalités subies parfois, mais c'était difficile à prouver ; plus souvent deuils, disputes entre les parents et divorces en cours. Ces chagrins les bloquaient parfois complètement dans leur travail. « Maîtresse, j'ai trop pleuré cette nuit ! » me disaient-ils avant le cours ou pendant la récréation. Ils ou elles m'étreignaient par le cou (aujourd'hui, où l'on est devenu un peu fou, on penserait à mal : ce rapport serait dangereux, ce geste à éviter), et je les écoutais, et je tentais de les consoler.

Mais les enfants n'étaient pas seuls à m'aimer : beaucoup de familles me montraient de la sympathie et avaient de la reconnaissance pour mon travail.

En 1972, un changement s'est produit en même temps que la nouvelle répartition entre les écoles. Ma classe est allée s'installer dans le bâtiment de la mairie, à la place du secrétariat actuel (lequel était alors dans la pièce de la poste d'aujourd'hui). J'ai donc rejoint ma collègue de CM1-CM2, Josette Bialou, ensuite épouse de Roland Chavanon, qui avait dix ans de moins que moi, qui était déjà institutrice à Coublanc à mon arrivée en 1960, qui l'a été encore après moi : elle a donc été mon unique collègue à Coublanc ! Nous avons toujours bien collaboré ensemble. Elle enseignait dans la salle aujourd'hui salle du conseil, qui était alors une salle de classe restaurée du temps de M. Jolivet, maire.

Ma mère, ma sœur et moi avons continué à habiter le bâtiment de la cure, jusqu'en 1974, quand Marie-Thérèse et Daniel Crozet sont venus nous remplacer et que nous avons déménagé au premier étage de la mairie.

Nous sommes restés là huit ans, jusqu'à ma retraite en 1982. À ce moment, je cherchais un logement à louer. Quand il l'a su, M. Joseph Burnichon m'a proposé de me vendre sa maison de Génillon, et nous l'avons achetée. Nous y sommes entrés le 31 août 1982, et nous y sommes encore, Monique et moi, tandis que notre maman Marguerite est morte en 1987.

Propos recueillis le mercredi 26 novembre 2008 et le mardi 17 novembre 2009
par *Bernard Berthier*

Appendice sur les enseignants

À l'école privée Sainte-Thérèse régnait mademoiselle Métral.

Elle a eu comme adjointes successives, pour s'occuper des petits, M^{elle} Denise Dautreppe, M^{elles} Bernadette Labrosse et Bernadette Lathuillère.

Quand elle a pris sa retraite (elle est partie au Belvédère à Chauffailles), lui a succédé Joséphine Auvolat, secondée par Paulette Sivignon et par M^{elle} Solange Déal, qui était la sœur du curé de Chauffailles, et qui boitait. À l'école publique, Jacqueline Bardet-Vidal a pris ma succession.

G.M.

Noms de pays : Coublanc

Il y a bien longtemps, ma fille Pascale, alors en pension au lycée Jeanne d'Arc à Paray-le-Monial, est revenue une fin de semaine avec un devoir à faire. Le professeur, pour éveiller la curiosité intellectuelle de ses élèves, avait demandé à chacun de trouver l'origine du nom de sa commune.

Aucun des membres de notre famille ne pouvait lui donner d'explication au sujet du nom de « Coublanc ».

Pascale est donc allée à la mairie, et Mireille Joly, la secrétaire de mairie, toujours dévouée, lui a donné une définition très poétique : quand tombent les premières neiges, ce sont les hauteurs alentour, Dun, Belmont, Écoche, qui sont recouvertes en premier, ce qui fait un joli « col blanc » à notre village, et c'est devenu « Coublanc ».

Chaque commune et hameau doit avoir son histoire.

Ainsi Cadolon viendrait de ce qu'autrefois, sur les coteaux de « Montrond », et des « Roches » sur Saint-Igny, il y avait des vignes et, pour ranger les outils, de petites cabanes qui s'appelaient « cadolles », d'où « Cadolon ».

Il reste encore sur Montrond une cadolle qui a été rénovée par la famille d'Arnoult.

Marie-Laure Chassignolle (Cadolon)

Souvenirs de jeunesse

de Simone Bouchery

Je suis née Simone Perrin, le 5 janvier 1925, au bourg de Coublanc, dans une partie de la maison appelée aujourd'hui « Masoierie » – là où habitèrent après nous successivement le fils Comte, M. Grapeloup, une gueule cassée de la Grande Guerre, qui y tint le bureau de tabac, puis sa veuve et plus tard Germaine Duperron. Mes parents étaient Marcel Perrin et Victorine Lacôte.



Marcel Perrin et Victorine Lacôte

À l'époque, cette grande maison était une ferme, qui appartenait à Claudius Auclair, le grand-père d'Agnès Druère, née en 1929, la dernière héritière de la famille Auclair à l'avoir occupée, en partie, jusqu'à sa mort en 1997.

On voyait, du côté de la rue, deux grandes ouvertures de boutiques, derrière lesquelles il y avait deux appartements en location, comprenant deux pièces chacun, une par étage. Celui de gauche était loué par la famille Lathuillère. Le père Lathuillère était bottier : il travaillait à l'étage, étage accessible soit par l'escalier extérieur, soit, comme chez nous, par un escalier intérieur. Nous occupions celui de droite, du côté de l'ancien cimetière. Je dormais au rez-de-chaussée : mon lit était dans un coin de la cuisine. Mes parents avaient leur chambre à l'étage. C'est là aussi que naquit, quatre ans

après moi, mon unique sœur, Madeleine.

À cette époque-là, la famille Auclair possédait une grande partie des maisons et des terrains du voisinage. C'est le frère de Claudius, le père Augustin Auclair, devenu missionnaire aux îles Gilbert (dont la revue *En ce Temps-là* a parlé l'an dernier – ndlr), qui a légué le terrain sur lequel, en 1931, a été bâtie l'école privée Sainte-Thérèse.

Claudius Auclair (1877-1940) vivait dans sa ferme avec sa femme, sa fille Joséphine, et son gendre Joseph Druère. Joséphine devint la mère d'Agnès (née en 1929) et de Joannès Druère (né en 1933 ou 1934). C'est ce pauvre Joannès qui mourut, je ne sais plus en quelle année, mais je me souviens que c'était un été, du temps du père Bert, à la suite d'un accident. Gaston Déverchère descendait en vélo de la Place, et ses freins en mauvais état avaient lâché. Emporté par la vitesse il alla tout droit dans le virage de la ferme Druère, et rentra, dans la cour, dedans Joannès, qui mourut quelques jours plus tard de ses blessures. Joannès, victime du choc, n'était d'ailleurs pas très costaud, et il était fatigué par les foins...

Joséphine était morte en 1941, à l'époque où son mari Joseph Druère était prisonnier en Allemagne.

Claudius Auclair avait pour cousin l'ancien maire, Pierre-Augustin Auclair (1832-1900), de Cadolon, maire de 1870 à 1888, à moins que ce fût Jean-Marie Auclair (1988-1992) ou Pierre-Nicolas Auclair, maire du 15 mai 1904 au 19 mai 1912, mort en 1926, propriétaire de la maison où est aujourd'hui la boulangerie du bourg. Ces Auclair étaient très ingénieux. On m'a dit qu'ils avaient fait une cage pour y enfermer un hamster : c'était le régal des enfants du bourg que d'aller voir l'animal dans sa cage. Pour ma part, j'en ai seulement entendu parler.

J'ai quelques souvenirs de mon jeune âge, passé au Bourg en partie seulement, parce que mes parents me confiaient pour la semaine à ma grand-mère Lacôte au Bois Gauthay, dans la maison qui a été celle de madame Lauriot ensuite. Mais on me rame-

nait au Bourg les fins de semaines, et j'ai des souvenirs nombreux et précis de ce que je voyais, de mon petit escalier donnant sur la route, et aujourd'hui détruit, en face de moi sur la place de l'église : les mariages, les baptêmes, au cours desquelles les gens lançaient des petites pièces de monnaie. La boulangerie, tenue par le père Ambroise Desgouttes, n'était pas à son emplacement actuel, mais dans la « maison Lachat », devant chez nous. En ce temps-là, il me semble que la route n'était pas encore goudronnée : je me souviens d'ornières devant notre porte. Je me souviens du mariage d'Henri Nevers, de Cadolon ; il y avait une grande flaque à proximité de l'église, et il fallait la traverser. Le futur marié a pris sa fiancée dans les bras, pour lui faire passer la flaque. Cette fiancée était Agnès Berthillot, sœur d'Augustin.

Mon petit voisin Roger Lathuillère, qui était né le 16 août 1926, à Charlieu, parce que la grossesse de sa mère Julia n'avait pas été facile, n'était pas à proprement parler un camarade de jeux. Même s'il avait pour s'amuser une poule naine et son coq, Roger Lathuillère n'a jamais joué ! Il ne savait pas faire. Il n'était pas du tout « physique » ! Mais il se mettait parfois devant la croix de l'ancien cimetière, devenu un potager vers 1890, et il prêchait. Madame Comte, notre voisine (il en est question dans la revue *En ce Temps-là* de 2009, page 39. Ndlr), la mère de Marguerite Brise, qui habitait la « maison Monnier », disait de Roger : « Celui-là, ou il fera un prêtre, ou il fera un professeur. » Elle ne s'est pas trompée. Plus tard, pour rire, Roger Lathuillère m'a dit que nous devrions faire mettre une plaque commémorative sur le devant de la ferme Auclair (la Masoierie), en souvenir de nous deux, ses habitants durant cinq ou six ans.

En effet, ensuite, nous avons déménagé. Mes parents ont acheté en 1929 le terrain de la maison où nous sommes, mais il a fallu faire construire, et nous n'y sommes entrés qu'en décembre 1931. Le terrain appartenait à Mme Labrosse, dont la mère était une fille Auclair, qui avait épousé un des nombreux enfants Druère de Montbernier. Ce Druère et

son épouse ont été boulangers et habitaient la « maison Dumoulin » aux Remparts, en haut de la « ramborgne ». C'est là qu'habita aussi Mme Labrosse, leur fille.

Mon père avait tenu à employer de nombreux artisans de Coublanc pour faire construire : les murs avaient été bâtis par

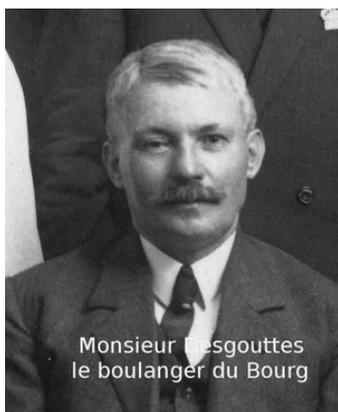


Louis Berthier, son fils Claudien (qui nous disait, contemplant le travail fini, et parlant de la fenêtre centrale en haut de la façade est : « C'est joli, ce cul de poule ») et un Livet qui s'y connaissait en menuiserie, mais qui faisait aussi le maçon, comme beaucoup d'artisans à l'époque, passant d'une activité à l'autre. Louis Berthier ne manquait pas de travail : il avait sa ferme de La Roche, son activité de maçon, mais aussi la responsabilité de l'entretien des bâtiments de l'usine de Cadolon. À l'époque où il a travaillé chez nous, ce grand costaud était affaibli, et tout cassé : quelques temps auparavant, il était allé acheter des savates à la coopé. Mme Desgouttes, qui avait une maison au Bois Gauthay, lui avait demandé d'y travailler : « Je monte faire le toit », avait-il dit. C'était un jour de pluie ; il avait glissé et s'était cassé le dos – ce qui ne l'empêchait donc pas de continuer à travailler, mais amoindri.

Victor Thévenet, de la Croix-du-Lièvre, avait fait toute la menuiserie intérieure. Le père de Maurice Chavanon, ancêtre d'une dynastie de menuisiers à Cadolon, avait posé les volets. Claude Auvolat, qui était lui aussi menuisier et avait son atelier

dans sa maison sur le chemin qui allait devenir celui de la Grotte, à droite, avait fait et posé la porte du garage, en bas, sur la route. Le carrelage avait été posé par Armillon, de Charlieu. Je ne me souviens plus du charpentier ni du couvreur, mais je sais que mon père avait passé du carbonyl à la brosse, sur toute la charpente, pour la protéger. Ducret, de Saint-Denis, avait installé la pompe pour monter l'eau d'un puits creusé sur les indications du curé Gras : « Il faut chercher par là », avait-il dit. D'autres, après, lui ont demandé où il fallait chercher, chez eux. « Je ne veux pas faire le sourcier », avait-il dit. En fait, il y a eu ensuite, quand ma mère et moi sommes revenues en 1945 dans notre maison, le creusement d'un deuxième puits jumelé au premier, parce qu'une seconde source est apparue devant notre maison. L'électricité a été installée par Eugène Deverchère, le père de Gaston. L'électricité était arrivée au Bourg à l'occasion de la création de l'usine en 1924. Du coup, elle avait permis l'installation de métiers électriques progressivement dans toute la commune.

Vers cette époque-là, il y a eu du mouvement dans le bourg. En plus de la construction de l'école privée, la boulangerie s'est installée à son emplacement actuel. Le père



Monsieur Desgouttes
le boulanger du Bourg

Desgouttes, aidé par tous ses proches qui lui avaient prêté leurs économies, avait acheté l'ensemble de la grande et belle maison. Elle appartenait à l'ancien maire Auclair, qui s'en est dessaisi, parce qu'il n'avait comme héritiers plus que des filles. En effet, son unique fils, Joseph, né en 1868, qui était beau comme du marbre, avait fait des études de médecine, et venait de s'installer à Paris et de se marier, quand il a été victime d'un accident de chemin de fer (1904). Sa femme, Marie Blondel (1874-1952) ne s'est pas remariée, et a été enterrée

à Coublanc beaucoup plus tard. Ils n'avaient pas eu le temps d'avoir des enfants. C'est ce qui fait que Pierre-Augustin Auclair a vendu la maison au boulanger Ambroise Desgouttes. [Maurice Billard, dans notre numéro 11, page 15, a parlé de cette boulangerie où il a travaillé peu avant la guerre de 1940. Ndlr].

Les Lathuillère aussi ont déménagé. Ils sont restés nos voisins, en venant s'installer dans la maison qui est demeurée longtemps celle de Roger, au carrefour, entre l'usine et l'école Sainte-Thérèse. D'ailleurs, notre sort allait continuer d'être parallèle : le père de Roger est mort en septembre 1940, le mien peu après, en mars 1941. Entre les deux allait mourir Claudius Auclair, notre ancien propriétaire, en décembre 1940. Les Lathuillère avaient acheté la maison à un Montbernier séparé de sa femme, et qu'on appelait le « p'tit Lamy ». Il fabriquait et vendait des sabots à l'étage de la coopé. Je l'observais du bureau de mon père à l'usine, où je me tenais fréquemment tandis que mes parents travaillaient. Je suivais le manège amusant de ce sabotier. Quand quelqu'un sonnait à la coopé, il regardait par la fenêtre, pour savoir si c'était quelqu'un qui pourrait lui payer un coup à boire ! À cette époque-là, on avait le choix entre des sabots tout simples, ou des sabotes, vernies dessus, et donc plus jolies.

Mon père, Marcel Perrin, né en 1896,



était le fils de Claude-Marie Perrin et de son épouse Marie Monnery. Il appartenait à une famille où six garçons étaient séparés par une fille : Francisque, né en 1887, tué à l'en-

nemi à Craonne en juillet 1917, Marius, qui mourut prématurément de maladie, Claudius, né en 1889, tué à l'ennemi en septembre 1915, Joanna, qui épousa Paul Bonfond en 1919, Marcel mon père, Henri et enfin Joannès.

Mon père travaillait à Chauffailles avant ma naissance, à l'usine Paillard. En janvier 1923, il a épousé ma mère, Victorine Lacôte, née en 1897, au Bois Gauthay. Après leur mariage, ils ont habité quelque temps à Chauffailles, dans une location près du passage couvert qui mène à la médiathèque aujourd'hui. Ma mère aussi travaillait chez Paillard. Monsieur Désigaud, qui connaissait les qualités de mon père, une volonté de fer dans une main de velours, l'avait recommandé à des soyeux lyonnais qui ouvraient des usines de tissage de soie pour s'implanter dans le pays, à Chauffailles, etc. C'étaient les propriétaires des établissements VGL, Vautheret, Gros et Laforge. Ils ont demandé à mon père d'être le directeur de l'usine qu'ils ouvrirent à Coublanc, au Bourg (Bellechasse aujourd'hui) en 1924. Cette entreprise a fonctionné jusqu'en 1934, époque de l'apparition de la soie artificielle, qui a provoqué des reconversions. L'usine a fermé, les métiers ont été vendus et sont partis au Pérou. Nous devions nous en aller, ce qui était malheureux, puisque nous venions, trois ans auparavant seulement, de nous installer dans notre nouvelle maison... M. Laforge, qui appréciait mon père, lui a dit : « Nous avons dans notre usine de Champier, dans l'Isère, un directeur qui part. Voulez-vous prendre sa place ? » Champier était au-delà de Bourgoin, à mi-chemin entre Lyon et Grenoble.

Nous y sommes partis à quatre en 1934. Nous en sommes revenus à deux en 1941. À mon départ, j'avais 9 ans. J'étais triste de laisser tant de copains que j'avais à Coublanc. Ma petite sœur Madeleine, qui n'avait que cinq ans, se rendait moins compte que moi de ce qui se passait. Pour elle, aller dans l'Isère, c'était « aller dans la luzerne ! » Hélas, elle est morte à Champier, quatre ans plus tard. Le village est tout en

longueur, le long de la route nationale 85 entre Bourgoin et Grenoble. Elle avait une amie portugaise de l'autre côté de la route ; c'est alors qu'elle retraversait pour rentrer chez nous qu'elle a été fauchée par une voi-



ture, le mercredi 23 mars 1938. Je n'étais pas présente à Champier à l'époque de sa mort. En effet, j'étais devenue pensionnaire chez les sœurs de Claveisolles à Belmont.

À Champier, je me souviens qu'un bon nombre de femmes travaillaient à coudre des franges sur des châles, ce qui donnait une allure de châles de gitanes, et ces produits étaient destinés à l'exportation vers l'Europe centrale.

Papa est mort à Champier trois ans après, le 10 mars 1941. Il était jeune encore, n'ayant que 44 ans. Mais il était affaibli par une blessure de la guerre de 1914-1918 : son cheval, appelé par dérision « Fridolin », qui tirait une charrette, avait eu peur d'une rafale de tirs d'obus, s'était emporté, et une roue de la charrette avait passé sur la poitrine de mon père renversé. Il souffrait tout le temps, mais néanmoins travaillait beaucoup, puisqu'il avait la responsabilité de deux ateliers. Il est mort en trois jours d'une tumeur au pancréas. C'est une entreprise lyonnaise, la même que pour ma sœur, qui a fait le transport du corps à Coublanc dans un fourgon automobile.

Ma mère et moi sommes revenues aus-

sitôt à Coublanc. Mais notre maison avait été louée par Émile Perrin, venu de Saint-Denis-de-Cabanne, (le futur maire de Coublanc de mai 1945 à août 1955, puis de décembre 1957 à mars 1959), qui avait quatre filles et qui avait acheté et rouvert l'usine, pour y fabriquer de la toile de parapluie et de cravate ; il vendait d'ailleurs des parapluies, sans doute fabriqués ailleurs. Nous ne pouvions pas le déloger, lui et sa nombreuse famille ! Nous sommes allées habiter en location là où demeure aujourd'hui Mme Targarona. Puis Émile Perrin a acheté à Barthélémy Buchet (1874-1955) une maison sur la route de Montbernier, une vieille ferme qu'il a fait re-taper. C'est aujourd'hui, à nouveau rénovée, la maison Chabas. Il avait eu de la peine à acheter cette ferme, parce qu'elle faisait partie d'une propriété agricole. Pour faciliter la transaction, mon oncle Louis Lauriot avait tout acheté à Barthélémy Buchet, puis avait revendu la seule maison à Émile Perrin.

C'est ainsi que nous avons pu revenir habiter notre maison en 1945.

Ma mère a repris le travail, à l'usine Perrin, non seulement pour gagner notre vie,



Victor Lacôte et son épouse Adèle Auclair, mes grands-parents. 1923.

mais pour oublier le chagrin de ses deux deuils. Il faut dire un mot des deuils en ce temps-là. Ma mère, à l'époque de Champier, s'était fait faire un beau manteau marron par le tailleur Rémy Joly. Elle n'a guère eu l'occasion de le porter ; je l'ai presque toujours vue habillée en noir. Deuil pour la mort de ma grand-mère Perrin en 1936, deuil pour la mort de ma sœur Madeleine en 1938, pour la mort de mon père en 1941, de ses parents en 1951. On portait d'abord le grand deuil jus-

qu'à la quarantaine, qui, en ce temps-là, était un moment très important, puis on portait le petit deuil durant un an. Comme on n'était pas riche, on faisait teindre les vêtements en noir, pour éviter d'en acheter. Après, ils restaient noirs ! Pour moi, j'avais un grand voile noir, dans mon internat de Belmont, pour les cérémonies et les sorties, puis un plus petit, comme une espèce d'écharpe. À cause du deuil, je n'ai pas pu aller au mariage de ma cousine Alice Perrin et de François Vadon, un an après la mort de mon père. En novembre 1952 encore, j'ai pris le grand deuil pour la mort de ma mère. Les hommes étaient plus favorisés : il leur fallait simplement porter une cravate sombre, et un brassard de crêpe noir. Aujourd'hui, ces coutumes se sont perdues, à partir des années 1960. Au cimetière aussi, les coutumes étaient différentes. Pour la mort de ma sœur, il n'y avait pas assez de place sur la tombe pour toutes les couronnes. Ces couronnes, comme le Christ lui-même, étaient faites de perles. Il y avait à Coublanc des personnes, dont Alice Vaginay, du Bois Gauthay, qui faisaient ces couronnes de perles à domicile. Alice, avant d'avoir des métiers à tisser, quand l'électricité est arrivée dans son hameau, travaillait pour la maison Accary-Barnier, de Roanne – un magasin rue Mulsant, un atelier rue de Clermont. Je l'ai vue travailler à la clarté du jour ou des lampes à pétrole : elle avait des perles de verre de couleurs différentes dans divers bols. Elle suivait un modèle, pour enfileur ces perles sur un mince fil de fer. C'est un monsieur Chevreton de Mars qui distribuait le travail et venait récupérer les objets fabriqués. Nous autres, enfants, nous rêvions d'enfiler des perles...

Pour moi, j'avais passé mon brevet peu après la mort de papa, en juillet 1941, à la fin de mes études chez les sœurs de Claveissolles à Belmont, où j'ai été pensionnaire de 1938 à 1941. Il fallait que je trouve du travail, et j'en ai trouvé à l'école privée de Saint-Denis-de-Cabanne, où j'ai été institutrice de 1941 à 1943, durant deux années scolaires. Je n'avais pas un gros salaire : 1 F par mois ! Mais j'étais nourrie et logée. En

fait, je n'ai pas fini ma deuxième année d'enseignement : j'ai eu une jaunisse durant l'hiver 1942-1943, suivie de problèmes pulmonaires. J'en ai profité, jusqu'à l'été, pour suivre des cours de comptabilité donnés à Chauffailles, au domicile de M^{elle} Déverchère, comptable, par un monsieur Fèvre, professeur à l'École pratique de Roanne. Cette École pratique est devenu le lycée Carnot. J'allais à Chauffailles, comme tout le monde à l'époque, en vélo. Ma mère connaissait cette M^{elle} Déverchère.

C'est comme cela que lorsque l'on m'a proposé, par l'intermédiaire de M. Fèvre, de travailler dans une banque, j'ai accepté. Je suis rentrée dans une agence bancaire de La Banque régionale du Centre, à Roanne, en juillet 1943, au 61 de la rue Jean Jaurès. Mon patron était M. Marcel Vadon. Émilie Joly, récemment veuve de Rémy Joly, qui venait d'être maire de Coublanc durant une vingtaine d'années, connaissait M. Vadon. Je touchais 800 F par mois : c'était mieux qu'à l'école de Saint-Denis, mais ce n'était pas des émoluments de « traders » !

Il fallait bien sûr que je trouve un logement à Roanne. Il y avait, rue Anatole France, une pension appelée *La Protection de la jeune fille*, qui était tenue par deux vieilles demoiselles. Le père Gras, curé de Coublanc, m'avait fait un certificat fort élogieux, mais comme il n'y avait plus de place dans cette pension, j'ai dû chercher ailleurs. J'ai logé d'abord chez des cousins, puis à La Providence, au Coteau, une institution tenue par les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

C'est dès août 1944 que j'ai connu Pierre Bouchery, qui travaillait à la banque depuis le 17 octobre 1937. Nous nous sommes fréquentés durant plus d'un an, avant de nous marier à Coublanc le 27 novembre 1945. C'est l'adjoint Norbert Buisson qui nous a mariés, à l'époque du maire Émile Perrin. Il m'a fallu un certificat d'émancipation, vu que je n'avais que 20 ans, et que la majorité était alors à 21 ans.

Nous avons d'abord habité rue Benoît Malon, au 28. Je revenais assez souvent voir

ma mère à Coublanc. Je prenais le car. Durant la guerre, il y avait des sentinelles allemandes sur le pont d'Aiguilly. Pierre venait aussi de Roanne à Coublanc par le car de La Clayette, et terminait avec sa bicyclette, qu'il avait laissée à Saint-Denis chez un ami à lui, qui tenait le bureau de tabac.

Sur Rémy et Émilie Joly



Rémy Joly, son épouse Émilie Leaumorte
et leur fille Maria

J'ai bien connu Rémy et Émilie Joly, qui habitaient, avec leur fille Maria, à La Place, dans la maison devenue Maison des Anciens.

Je revois, à travers le magasin, Rémy assis en tailleur sur son établi, sur sa grande table. En descendant au Bourg on s'arrêtait souvent dans son magasin, pour dire bonjour à sa femme Émilie, née Leaumorte, ou au tailleur lui-même. Mon père lui faisait faire tous ses costumes, même du temps où il a habité à Champier. J'ai conservé dans ma mémoire l'odeur des tissus. C'était, tous deux, des personnes très gentilles. Il y avait, sur un petit bureau, une boule de cristal

qu'on agitait pour voir tomber la neige. Quant à Émilie, dans son magasin qui donnait sur la rue, elle vendait du tissu, des trousseaux, des draps, et en particulier le drap qui a été sur le lit de mon père mort. Rémy Joly travaillait beaucoup pour les hommes, mais aussi pour les femmes : il a fait ce grand manteau marron pour maman. Je me souviens d'Émilie quand elle arrivait à l'église, pour assister aux offices. Mon grand-père Lacôte, qui descendait du Bois Gauthay, grognait quand le curé Gras demandait des sous, pour toutes sortes de projets. Mon grand-père remontait avec Victor Thévenet, jusqu'à la mort de ce dernier, en 1943. Rémy Joly avait une bicyclette : en tant que maire, il allait assez souvent à Mâcon, pour les affaires de la commune, pour l'électrification en particulier. Ma tante s'est mariée au Bois Gauthay en janvier 1931 avec Louis Lauriot. Je me souviens qu'à cette époque-là encore, on s'éclairait avec des lampes à pétrole au Bois Gauthay. Le jeune couple s'est installé, comme locataires, à la ferme que possédait Rémy Joly en haut des Theurots, ferme d'où venait de partir la famille du Pétrus Berthier. Ils ont eu quatre filles, dont la première est morte prématurément, et enfin un garçon, dont le sort a été malchanceux. C'était tous deux des personnes dures à la tâche.

Encore une anecdote sur la maison Joly. Ma tante Joanna Perrin s'est mariée en 1919 avec Paul Bonnefond de Cuinzier. Le soir de la fête du mariage, ils avaient été invités à passer leur nuit de noces dans une chambre à l'étage de la maison de Rémy Joly (qui n'était pas encore le maire de la commune) parce que les Perrin étaient de proches voisins, habitant dans le chemin vicinal, à droite, au-dessous de la maison Joly. Plus tard, Paul Bonnefond montrait la fenêtre de cette chambre, et disait : « C'est là que j'ai essayé ma femme ! » C'était un homme qui aimait plaisanter.

Sur Louise et Félix Déchavanne

Le maire Rémy Joly, occupé par son métier et ses activités communales, faisait



faire son jardin par Félix Déchavanne, qui habitait avec sa femme Louise, née Lathuillère

(mais sans parenté avec le Roger) et leur unique fils Victor (qui est mort à Charlieu sans laisser de descendance) la maison qui est actuellement celle d'Eddy Chevreton (successivement Déchavanne, Fureyre, Gavet et Chevreton). Félix avait un vélo de femme. Il aimait trop partir au travail à la Place. Il n'emportait pas d'outils : Rémy les fournissait. Ils vivaient de petits travaux de ce genre, de deux vaches. Elle avait élevé des enfants, dont sa nièce Louise Joseph. Elle est morte en 1961, avant son mari. Félix savait travailler très bien, couper du bois habilement, faire les mailles des moissons. Peu après la mort de sa femme, il est décédé chez Félix Vaginay. Lui et sa femme (nous les voyons sur ces deux photos à deux époques) étaient des gens d'une extrême gentillesse, d'une grande simplicité. Je les aimais à l'égal de mes parents.



Sur Roger Lathuillère

Roger Lathuillère était le fils du bottier Louis Lathuillère, plus âgé que mon père. Il était issu d'une famille de teinturiers (« tenteuri ») de Cadolon. Je ne sais pas bien comment ils travaillaient, mais ils faisaient de la teinture, ils allaient travailler à la rivière. Il y a eu un Marie-Joseph Lathuillère, tué à la grande guerre en février 1917. La sœur de Louis a épousé un Vaginay ; c'est elle qui fut la grand-mère de Paul Joasson.

Une autre sœur de Louis, demoiselle, puis religieuse sécularisée à la suite des événements de 1905, est devenue la gouvernante des châtelains de Cadolon, et notamment la préceptrice de Chantal d'Arnould. Elle a aussi aidé Roger dans ses études, et a sans doute contribué au développement de son excellente intelligence.

La maman de Roger s'est mariée avec Louis Lathuillère à l'âge de 19 ans. C'était Julia Sirot, qui fut veuve en 1940, et qui suivit partout son fils Roger dans sa brillante progression universitaire. Elle dut cependant consentir, vers 1980, au mariage tardif de son fils cinquantenaire, devenu professeur en Sorbonne, avec Martine, une jeune étudiante parisienne. À cette occasion, comme on félicitait Julia du mariage de son fils, elle répondit : « Il n'est pas marié, il est perdu ! » Ce qui se révéla un peu vrai. Le mariage allait couci-couça, et le comportement des époux laissait prévoir une fin malheureuse. Roger ne voulait pas aller dans sa belle-famille, du côté de Lézignan. Ma mère Victorine Lacôte, amie de Julia Sirot, est morte beaucoup plus tôt, en 1952.

Roger n'était pas manuel. Un jour, alors qu'il était marié, mais seul à sa maison, le père Pétrus Berthier, qui n'arrêtait pas de parcourir Coublanc à pied, avec une préférence régulière pour le cimetière, passa devant chez lui, et lui fit le reproche que la croix au bout de son jardin n'était pas nettoyée. Roger voulut s'y mettre. Il nous emprunte un escabeau, se cogne la tête à la croix, m'appelle à l'aide. Je m'installe fenêtre ouverte chez lui, pour lui passer un onguent sur le crâne. M^{elle} Matheron, qui passait par là, dut nous voir et s'étonna sans doute de ce qui se passait chez Roger en l'absence de sa femme !

Un jour, il m'a demandé d'aller inspecter avec lui les armoires dans une chambre à l'étage. Mais j'avais beau dire, il voulait conserver les draps, même percés, de toile lourde de sa mère.

Roger s'était opposé à la destruction de la chaire de l'église de Coublanc. Vers 1965,

à la suite du Concile de Vatican II et de la réforme de la liturgie (dont l'abandon du latin dans la liturgie), le père Bert, curé de Coublanc, avait fait supprimer le chancel qui servait de table de communion, et on allait enlever la chaire, qui était un bel ouvrage d'un menuisier d'Écoche, auteur de toutes les boiseries du chœur de l'église de ce village. Roger a réagi avec vigueur, en envoyant au père Bert une lettre en latin de plusieurs pages ! Il a fini par gagner, à force d'entêtement. La chaire de pierre de l'église de Mars n'a pas eu autant de chance : le père Vanel l'avait fait enlever et les pierres démontées avaient été jetées dans un endroit où des paroissiens opposés au projet étaient allées les récupérer. Un jour de Pâques, ils les avaient apportées devant l'église en disant que c'était « la résurrection de la chaire » !

Roger Lathuillère avait son franc-parler et savait critiquer ce qu'il n'aimait pas dans l'évolution des mœurs. Aux vacances qui ont suivi la crise de mai 1968, il est venu nous voir et a résumé l'affaire en disant que la Sorbonne était devenue un « baisodrome »...

Il allait souvent à la ferme de la Jeanne et du Joanny Berthier, pour s'approvisionner. Il ne faisait rien à pied, mais tout en voiture. C'est étonnant qu'un homme aussi peu sportif soit parti de chez lui vers minuit (si l'on en croit le témoignage, à l'époque, du boulanger André Chassignol qui dit avoir entendu des bruits de pas dans la nuit) les pieds chaussés dans des sabots faits par son père, pour marcher jusqu'à l'étang de Cadolon et s'y noyer. Dans l'après-midi, M. Lautrey l'avait monté en voiture à la Place, à une fête de la maison des Anciens, un jour de portes ouvertes. C'est là que, comme beaucoup d'autres Coublandis, j'ai vu pour la dernière fois Roger Lathuillère, celui qui avait été, à diverses époques de ma vie, mon voisin, et un camarade de mon enfance...

Simone Bouchery (Le Bourg)

*Propos recueillis par Bernard Berthier
en octobre et novembre 2009.*

Le Bois Gauthay

par *Gérard Vaginay*

Suite et fin

2. Comment vivaient-ils au Bois Gauthay ?

À vrai dire ils vivaient comme ils pouvaient. Les gens n'avaient presque pas d'argent, mais ils avaient tous un jardin et quelques poules. Il n'y avait pas beaucoup de vaches mais il y avait toujours un peu de lait pour ceux qui en avaient besoin. Nous mangions tous à notre faim. Les gens s'arrangeaient les uns avec les autres : ceux qui ne pouvaient pas payer rendaient une journée de travail ou un service.

Pour les foins, les moissons, les pommes de terre et surtout la batteuse, il fallait du monde et ils étaient obligés de s'aider. Personne ne pouvait travailler seul toute l'année.

Ça se chamaillait bien quelquefois, mais ça ne durait pas et ça s'arrangeait avec une tasse de café ou bien un verre de vin.

Ce qui pouvait faire que les gens se fâchent, c'était les histoires de bornes et de droits de passage.

Je me souviens qu'une fois mon grand-père Claudius avait vu qu'un voisin, en labourant, avait déplacé une borne pour agrandir sa terre. L'affaire s'était arrangée à peu près comme ça quelques jours après :

« Hé ! Salut, Joseph ! Tu as labouré en haut vers les quatre chemins ?

– Oui, Claudius, c'est pour mettre mes pommes de terre.

– La borne du bas, tu l'as bien déplacée chez moi de dix mètres cette fois ?

– Pas de dix, mais peut-être de cinq. Elle me gênait où elle était. »

Le lendemain, la borne était revenue à sa place.

Le travail des femmes était dur, il n'y avait pas de commodités : pas d'eau sur l'évier, et les lessives étaient une vraie corvée. Il fallait mettre le linge à tremper, le frotter, le faire bouillir dans les lessiveuses, le rincer à la mare et le faire sécher. Quand il faisait froid, les hivers, il fallait quelque fois casser la glace pour que ces pauvres femmes puissent rincer leur linge : c'est arrivé à ma mère.

Les gens se parlaient, même si ce n'était qu'au sujet de la pluie, du vent d'est, du temps qu'il allait faire. Ils prenaient du temps pour causer et ne couraient pas comme des fourmis comme de nos jours avec leur voiture.

Des voitures, il y en avait une, chez Joannès Mercier : une B 14. Il s'en servait pour son tra-

Le Bo Goté vé 1950

par *Gérard Vaginay*

Suite et fin

2. Commin qui vivin u Bo Goté ?

Pé bien dère y vivin comme y poyin. Le monde n'avo quasu pouan de sous mais y fasin teu un dzardan et avin quèques polailles. Y'avo pas bien de vatses mais y'avo tordzeu un ption de lait pé c'tétié qu'in avin besouan. No maindzan teu à not fan.

To le monde s'arrindzo los ans avu los atres. C'tétié que poyin pas payeu rindin eune dzornan de travail ou bin un sarvice.

Pé lo fouans, lo moissons, lo treuffes et surtout la batteuse y fallo de monde et y z'étin oblidiéu de s'adiéu. Parsonne ne poyo travailleu to sou tote l'année.

Y se niarcoto bin quèque momin mais y ne douro pas et y s'arrindzo avu eune tasse de café ou bin un varre de van.

Eune affaire que poyo faire « se manquer » le monde, yéto lo bornes de tarans et lo droits de passage.

Dze me rappelle qu'un coup mon grand-père Glodus avo vu qu'un voisan in labouran avo déplassieu eune borne pé agrandi sa tarre. L'affaire s'éto arrindziéu à pou prè comme sin quéqu' dzeus après.

« – Hé salut Dzozé ! T'as labouré din ha vé lo quat' tseumans ?

– Voua Glodus. Yé pé mettre mes treufs.

– La borne de din bas te l'as bin repoussieu vé ma de dix mètres c'tu coup ?

– Pas de dix mètres mais bintou bin de cinq. Elle me dzan/no où qu'elle éto. »

Le lindeman la borne éto reveni à sa place.

Le travail des fennes éto dur, yavo pouan de commodités : pouan d'yo su l'évier et lo le/ssives étin eune vraie corvée. Y fallo mettre le lindze à trimper, le frouter, le faire beuilli din lo le/ssiveuses, le rincieu u crot et le faire setsieu. Quint y feso fre los hivars, y fallo de momin cassieu la glace des crots pé que c'tes poures fennes poyessent rincieu lu lessive. (Y est arrivé à ma mère).

Le monde se parlo man/me si yéto que su la pleu, le maténa, le tin que pourro veni.

Y prenin un momin pé casieu et ne corin pas

comme des mazottes comme à c'toure avu lu z'autos.

D'auto y en avo yeune vé le Joanès Marcier, eune B 14. A s'en sarvo pé son travail de maçon et no l'y demindo si nos avo besouan pé l'hospital, le medeçan ou quéq'tzouse de grave.

L'hivar pé lo veyants nos invito un ou deux voisins, le fennes cousin, breutzin ou rapetassin, les hommes parlin et quéqu' coup y finitzo avu une socisse, le café et la goutte mais y se coutso jamais tard pramou qui se levin teu de bon matan peu lo bêtes ou peu lo métieux.

3. Qui qu'a tzindzieu u Bo Goté.

Y'éro bien à dère su ce qu'a tzindzieu mais ce que me ven à l'idée yé cintié :

La façon de s'occuper des bêtes (dze pinse é vatses) n'est plus du tout la man/me : l'hivar elles restin à l'écheurie et nos les fasin sorti qu'un coup ou deux pé dzeu pé aller bare u crot. Sovin elles avin tro tsâ dans los écheuries et prenin fre in sortain. Elles n'éтин pas vaccinées mais elles avin totes un nom et éтин soigneu un ption comme eune parsonne de la maison. Mon grand-père donno torzeu un pou de fouan à ses vatses in revenant de la meusse de Miné pé Noël.

Avu lo tracteurs y'a plus eu besouan de tsevas ni de bieux et lo tsevas que no va à c'toure n'ont pas le man/me uzadze.

- Lo vieux ont meuri, lo dzounes sont partis pé travailléu, pé los études, à Tsauffailles, Tsarieu, Lyon ou pu louan.

- Vé 1960-1970 bien de maisons se sont vindus à de monde de Lyon pé lu retraite ou pé lu vacances ; à peu y sont morts à lu tor et y s'est revindu.

- Vé 1990 yéto pu la mode de veni é Bo Goté pé lo fans de seman/ne ou lo vacances et bien de maisons éтин fermées.

- Dépeu quéqu'tin y'a de dzounes qu'y restons mais que travaillons louan. Y z'y venons pé deurmi et se repousieu à case qu'y est pas tsère, qu'y a pouan de breu, et que l'are est bonne, a peu qu'y a belle vue.

- U Bo Goté y'a pu de métieu à titre, y'a quasu pu de tarre, et pu guère de dzardans et de polailles. Y'est tout in pré et in bois. No va quasu parsonne pé lo tseumans mais lo autos coron sin que no savent qui qu'est dedin.

Y a bien tzindzieu. Pé meux ? Pé pu mâ ? Vo pinsi ce que vo voli.

Par ma y sera tordzeu le pu dzoli indreu du monde pramou que dzi ai été un gaman heureux.

vail de maçon et on le sollicitait si on en avait besoin pour l'hôpital ou quelque chose de grave.

L'hiver, pour les veillées, on invitait un ou deux voisins. Les femmes cousaient, brodaient ou ravaudaient ; les hommes parlaient et quelquefois ça se terminait avec un saucisson (cuit), du café, un marc, mais ils ne se couchaient jamais tard parce qu'ils se levaient tous de bonne heure pour leurs animaux ou pour leurs métiers à tisser.

3. Qu'est-ce qui a changé au Bois Gauthay?

Il y aurait beaucoup à dire sur ce qui a changé mais ce qui me vient à l'idée, c'est ceci :

- La façon de s'occuper des bêtes (je pense aux vaches) n'est plus du tout la même : l'hiver, elles restaient à l'écurie et nous ne les faisons sortir qu'une fois ou deux par jour pour les emmener boire à la mare. Souvent elles avaient trop chaud dans les écuries et prenaient froid en sortant. Elles n'étaient pas vaccinées, mais elles avaient toutes un nom et étaient soignées un peu comme une personne de la maison. Mon grand-père donnait toujours un peu de foin à ses vaches en revenant de la messe de minuit à Noël.

- Avec les tracteurs, les chevaux et les bœufs n'ont plus été nécessaires, et les chevaux que l'on voit maintenant n'ont plus la même fonction.

Les vieux sont morts, les jeunes sont partis pour travailler, pour les études à Chauffailles, Charlieu, Lyon ou plus loin.

Vers 1960 - 1970, de nombreuses maisons ont été vendues à des gens de Lyon pour leur retraite ou pour leurs vacances et puis ils sont morts à leur tour et les maisons se sont revendues. Vers 1990, venir au Bois Gauthay pour les fins de semaine ou les vacances n'était plus de mode et de nombreuses maisons étaient fermées.

Depuis quelque temps, il y a des jeunes qui sont venus, qui arrangent ces maisons, qui y habitent, mais qui travaillent loin. Ils viennent pour dormir et s'y reposer, parce que c'est peu cher, qu'il n'y a pas de bruit, que l'air est bon et qu'il y a belle vue.

Au Bois Gauthay, il n'y a plus de métier à tisser, il n'y a presque plus de terres agricoles et plus guère de jardins et de poules. Ce ne sont que prés et bois. On ne voit presque personne aller à pied par les chemins mais les voitures « courent » sans que l'on sache qui est dedans.

Ça a bien changé, en mieux ? Pour plus mal ? Vous pensez ce que voulez.

Pour moi ce sera toujours le plus bel endroit du monde parce que j'y ai été un gamin heureux.

Les grandes joies de la vie

Six naissances d'enfants domiciliés à Coublanc (dont 5 garçons et 1 fille) ont été enregistrées à la Mairie en 2009 :

Lenni TRÉGOURÈS	7 janvier	de Maud LAGOUTTE & Cédric TRÉGOURÈS	Les Theurots
Émeric ALCAÏDE	23 janvier	de Virginie DALLÉRY & José ALCAÏDE	Pont des Rigoles
Lily CHEVRETON	4 février	de Anne-Sophie VIDAL & Eddy CHEVRETON	Bois Gauthay
Antoine PERRIN	5 juin	de Mathilde VOUILLON & Laurent PERRIN	L'Ôme
Kyllian HOUET	23 juin	de Gwendoline GAYAUD & Éric HOUET	Les Theurots
Bastien GENTIL-PERRET	17 août	de Céline MONDILLON & Nicolas GENTIL-PERRET	Montbernier

Tous sont nés à Roanne

Sept mariages ont été enregistrés en 2009 à Coublanc :

Frédérique LAGENETTE et Cyrille AUCLERC	Saint-Igny-de-Roche,	31 janvier 2009
Arlette BALANDIER et Gilles VIGNAL	Le Foron,	4 juillet 2009
Corinne JOASSON et Frédéric COLOMBO	Villefontaine (38),	4 juillet 2009
Christine PERACHE et Mickaël POYET	Chauffailles,	18 juillet 2009
Valérie BERRY et Jérôme LACOTTE	Saint-Denis-de-Cabanne (42),	18 juillet 2009
Damia CHAFAI et José CIRRI	Pouilly-sous-Charlieu (42),	26 septembre 2009
Sylvia MEYER et Christian MEYER	Cadolon,	24 octobre 2009

Tous nos vœux d'heureuse vie pour les uns et les autres...



Les grands moments de la vie à l'aune de la *Plaisante Sagesse lyonnaise*

La vie

Dans la vie n'y a que deux moments qui comptent, celui qu'on vient et celui qu'on s'en va. Le reste est de remplissage.

La vieillesse et la mort

C'est mal fait d'arriver à la fin de sa vie juste au moment où on commence à savoir vivre.

Si t'as idée d'arriver centenaire, crains Dieu, bien sûr, mais crains surtout les courants d'air.

On a beau dire que c'est difficile de mourir, manquement tout un chacun finit bien par s'en tirer.

L'amour et les femmes

Quand on est amoureux ça n'a qu'un temps. Quand on est bête, c'est pour toujours.

Nos défunts en 2009

Parmi les Anciens de Coublanc (10) :

Robert FARGES		Le Plat	12/05/1913 - 20/04/2009	à 95 ans
François VADON		Les Épaliers	30/06/1915 - 04/11/2009	à 94 ans
Suzette BARRIQUAND	née BEURRIER	Montreval	08/03/1918 - 25/06/2009	à 91 ans
Jeanne (Marie) ROUX	née GOUDEY	La Goutte-Alogne	16/10/1919 - 10/05/2009	à 89 ans
Antoinette MICHEL	née CROST	Cadolon	22/07/1920 - 16/01/2009	à 88 ans
Jean BERTHIER		La Faverie	01/03/1923 - 08/05/2009	à 86 ans
Thomas TARGARONA		Le Bourg	16/11/1923 - 09/06/2009	à 85 ans
Lucie ROUCHON	née BRUCHET	Cadolon	01/02/1924 - 03/01/2009	à 84 ans
Armande TRONCY	née DÉVERCHÈRE	La Roche	28/04/1926 - 22/11/2009	à 83 ans
Roger JUILLARD		Les Theurots	15/01/1933 - 03/07/2009	à 76 ans

À la Maison des Anciens, venant d'autres communes (10) :

Francine PROST		Saint-Yan	27/11/1910 - 07/03/2009	à 98 ans
Clotilde AUGOYARD	née JOFFROY	Rigny-sur-Arroux	14/06/1912 - 06/01/2009	à 96 ans
Joséphine NICOLSI		Grenoble	22/02/1914 - 07/08/2009	à 95 ans
Antoinette PEYSSONNEAUX	née ROYET	La Ricamarie	22/07/1914 - 06/12/2009	à 95 ans
Adèle JOANNIN	née VERNAY	Chassigny-ss-Dun	18/03/1921 - 13/01/2009	à 87 ans
Jean COSTY,		Roanne	03/05/1921 - 15/01/2009	à 87 ans
Raymonde TÊTE	née BOYER	Chauffailles	15/06/1921 - 28/07/2009	à 88 ans
Natalina MOTTIN	née PRETI	Chauffailles	23/12/1921 - 07/04/2009	à 87 ans
Paul BUISSON		Varennes	08/03/1928 - 01/10/2009	à 81 ans
Pierre PASSOT		St-Germain-la-Montagne	15/10/1930 - 03/02/2009	à 78 ans

Et aussi, toutes deux enterrées au cimetière de Coublanc, et pour la première en souvenir de sa générosité envers le Noël des Anciens :

Jeanne AUGOYARD	née DRUÈRE	Cours-Laville	27/06/1922 - 03/11/2009	à 87 ans
Claudette AUVOLAT	née BÉRAUD	Roanne	15/02/1931 - 11/10/2009	à 77 ans

Et parmi les Coublandis de moins de soixante-quatorze ans :

Pierre BUCHET		Cadolon	04/07/1936 - 26/03/2009	à 72 ans
René VILLARD		La Place	07/01/1942 - 01/12/2009	à 67 ans
Michel CHERVIER		La Place	30/01/1948 - 20/01/2009	à 60 ans
Marion SPANO		La Serve	11/07/1992 - 23/11/2009	à 17 ans

Nos condoléances aux familles dans la tristesse

Pensée des morts (extrait)

Où vivent-ils ? Quel astre, à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,

Ces noms de sœur et d'amante et de femme ?
À ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire ;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Alphonse de Lamartine,
Harmonies poétiques et religieuses, 1830

Liste des Anciens

Vous êtes 85 Coublandis de 74 ans et plus. À ce nombre nous ajoutons à cette liste quelques noms de personnes nées à Coublanc, ou y ayant longuement vécu, ou de vacanciers très intégrés au pays, mais qui n'y habitent pas. Six d'entre vous, dont les noms sont écrits en italique, vivent à la Maison des Anciens de Coublanc (MA). En italique aussi, le nom du hameau d'origine de ceux qui ne résident plus à Coublanc. Nous indiquons la ville ou le village où ils se trouvent

à notre connaissance.

Cette liste ne correspond pas tout à fait aux données de l'état civil de la commune. Le cadeau de Noël de l'association est distribué aux 85. La revue *En ce Temps-là* est plus largement diffusée. Notre liste est plus amicale qu'administrative. Si nous avons commis des erreurs, nous vous prions de nous les signaler, pour que nous les corrigions l'an prochain. Merci.

Née en 1906	Marie ROLLAND	Le Bourg	<i>Chauffailles</i>
Née en 1909	Marie-J. BRISSAUD	Cadolon	
Nées en 1911	<i>Marguerite BRISE</i> <i>Marie DÉAL</i>	<i>Carthelier</i> <i>L'Orme</i>	<i>MA</i> <i>MA</i>
Né en 1912	Jérémie THIVIND	L'Orme	<i>Belleruche</i>
Née en 1913	<i>Marie VILLARD</i>	<i>La Place</i>	<i>MA</i>
Née en 1914	Claudia LACÔTE	Le Bourg	
Nées en 1917	Marie-Rose DÉAL Alice VADON	L'Orme <i>Les Épaliers</i>	<i>Chauffailles</i>
Nées en 1919	<i>Marguerite AUCLAIR</i> Germaine LAMURE	<i>Cadolon</i> L'Orme	<i>MA</i> <i>Chauffailles</i>
Nés en 1920	Antonin AUCLAIR <i>Raymonde BOUCHACOURT</i> Victoire BUCHET	La Place <i>Le Perret</i> Les Bruyères	<i>MA</i>
Nés en 1921	Maria AUCLAIR Juliette BUCHET Clotilde FOREST Renée RONDEL Yvonne VILLARD	La Place Le Bourg La Place <i>Le Bourg</i> La Place	<i>Chauffailles</i>
Nés en 1922	Maurice BARRIQUAND Pierre BOUCHERY Jacques RONDEL Jeanne SAMBARDIER	Montbernier Le Bourg <i>Le Bourg</i> Montbernier	<i>Chauffailles</i>
Née en 1923	Andrée CHERVIER	Les Génillons	
Nés en 1924	Germaine BERTHIER Claude CHEVRETON Marie-Rose CHEVRETON Germaine COLLONGE René DESGOUTTES Julienne DESMURS	L'Orme La Place La Place Cadolon Carthelier Le Perret	



Nés en 1925	Simone BOUCHERY Louise GRAILLOT Marie LACÔTE Henri SAMBARDIER	Le Bourg Cadolon Montbernier La Croix du Lièvre	
Nés en 1926	Joanny BERTHIER, Marie-Laure CHASSIGNOLLE Marie-Louise CHAVANON Robert DESMURS	La Roche Cadolon Charmaillerie Le Perret	MA
Nés en 1927	Jeanne BERTHIER Joseph BURNICHON Gisèle MATHERON Pierrette TARGARONA Maurice VOUILLON	La Roche Cadolon Les Genillons Le Bourg L'Orme	
Nées en 1928	Maria DESGOUTTES Juliette VOUILLON	Carthelier L'Orme	
Nés en 1929	Jeannine DEQUATRE Augustin GRAPELOUP Marguerite GRAPELOUP Louis LAURENT	La Charmaillerie Bonfond Bonfond La Charmaillerie	
Nés en 1930	Claudien ACCARY Simone ALLOIN Madeleine BARRIQUAND Germaine DÉCHAVANNE Marie-Louise LAURENT Hélène NEVERS Marcelle PERRIN Germaine SAMBARDIER	L'Orme <i>La Bourgogne</i> Montbernier <i>La Place</i> Charmaillerie Cadolon Cadolon La Croix du Lièvre	<i>Charlieu</i> <i>Chauffailles</i>
Nés en 1931	Maurice ACCARY Téodora BOLDRINI René DANTON Zahara ASKI	Le Foron Cadolon Cadolon Le Perret	
Nés en 1932	Josette-Simone BRISE Geneviève CROZET Marie-Antoinette DEMONT Odette GRAPELOUP Jean MERCIER Urbain PANAFIEU	Carthelier Cadolon Les Génillons La Place La Serve Les Remparts	
Nés en 1933	Marcel BÉNAS André BUCHET Bernard BUCHET Claude CHAMBONNIER Jeanne CHAMBONNIER Suzanne DANTON	La Serve La Place Croix du Lièvre Cadolon Cadolon Cadolon	



Nés en 1933	Raymonde DÉCHAVANNE	Montbernier
(Suite)	Jean-Claude DUCLAY	L'Orme
	Henri VAGINAY	Bois Gauthay

Nés en 1934	Monique MATHERON	Les Génillons
	Josette PANAFIEU	Les Remparts
	Georges PIQUAND	Montbernier
	Albert PROVILLARD	Carthelier
	René VERMOREL	Cadolon
	Simone VERMOREL	Cadolon

Nés en 1935	Marie AUBONNET	Cadolon
	Jean VERNAY	Cadolon
	Simone RODRIGUES	Cadolon



On peut ajouter à cette liste des personnes depuis longtemps en résidence secondaire à Coublanc, parfois inscrites sur les listes électorales, ou même qui écrivent dans notre revue. Si vous connaissez d'autres personnes dans leur cas, faites-le-nous savoir.

Né en 1925	Pierre BERTHIER	<i>Lyon et La Place</i>
Nées en 1928	Renée BERTHIER-LAPLANCHE	<i>La Faverie et Fontenay-sous-Bois</i>
	Claude BELLON	<i>Le Moulin de l'Orme et Lyon</i>
Née en 1929	Antoinette BERTHIER-GUILLAUME	<i>La Faverie et Fontenay-aux-Roses</i>
Né en 1932	Jean GAVET	<i>Le Bois Gauthay et Roanne</i>

... Ainsi que des « exilés » sympathisants : Geneviève LACÔTE et Jean AUVOLAT, de Roanne...

Le Comité du Noël des Anciens, qui a préparé le cadeau 2009 ainsi que cette revue 2010, est composé de Anne-Claire Millord (présidente), Bernard Berthier (vice-président chargé de la revue *En ce Temps-là*), Marie-Thérèse Jarroux-Chavanon (trésorière), Danielle Berthier-Duperron, Anne-Marie Déal, Renée Druère, Denise Déal, et François Millord.

Nos subventions proviennent pour une part des anciens eux-mêmes lors de la distribution du colis, et de particuliers à l'occasion d'événements familiaux ; mais pour l'essentiel du CCAS de Coublanc, donc de la commune. Nous avons aussi reçu des contributions volontaires pour encourager le colis et la revue *En ce Temps-là*. Notre reconnaissance va à tous et à chacun.

Nous remercions les commerçants de Coublanc, de Chauffailles et des différents villages du canton et même de la Loire qui diffusent la revue. Moins réussie que celle de 2008, la diffusion de 2009 a tout juste équilibré les frais de fabrication.

 * Ce numéro 15 a été conçu et composé par Bernard Berthier et le Conseil d'administration de l'association du Noël des Anciens de Coublanc, avec l'aide, pour la relecture, la recherche et la fourniture de documents et de photos anciennes, de Marie-France Jacotey, secrétaire de la mairie de Coublanc, Danielle Berthier-Duperron, Jeanne et Joanny Berthier, Anne-Claire et François Millord, Marie-Thérèse Jarroux-Chavanon, Marie-Laure Chassignolle, Claude Chevreton, Martine Berthier, Simone et Pierre Bouchery, Suzanne Lauriot-Fouilland, Louis et Marie-Louise Laurent, Danielle Colombo, Janine Barriquand-Bresson, Nicole Dabert, Claude Franckart et Coublanc-71, Régis Déal, Maria, Marie-Louise et Antonin Auclair, Jean Lautrey, Gérard Vaginay, Simone Thévenet et ses beaux-frères, Gisèle et Monique Matheron, Geneviève Le Hir, Joëlle Courot, Cindie Chastagnol et Delphine Janicaud, avec les enfants des écoles. Photo du vitrail par Mélanie Berthier. Dessins de Florence Dury-Charbonnier (pages 20 et 44). Aux uns et aux autres nos remerciements. Voir l'ensemble des « Crédits iconographiques » à la page 6.

Roger Lathuillère

nous a quittés il y a vingt ans...

Témoignage de Jean Lautrey, son ami

Dans la nuit du dimanche 10 septembre 1989 au lundi 11 septembre 1989, Roger Lathuillère, Professeur à la Sorbonne, m'adresse un courrier me chargeant d'exécuter ses dernières volontés puis met fin à ses jours. La veille il avait participé à la journée portes ouvertes à la Maison des Anciens et je l'avais accompagné à son domicile...

Il ne m'appartient pas de faire sa biographie, mais de rappeler l'homme illustre originaire de Coublanc et très attaché à sa commune d'origine.

Conseiller municipal élu sur une liste d'opposition en 1965, il s'opposera à la destruction de la chaire de l'église et il aura gain de cause. La cabine téléphonique du bureau de poste était le passage obligé pour communiquer avec la sous-préfecture, et c'est à cette occasion que j'ai fait sa connaissance.

Dès mon élection comme maire en 1971, je le sollicite pour m'aider à rédiger mes premiers discours officiels et pour effectuer une présentation de la commune aux services de l'État. Il aime sa commune, la connaît parfaitement et de surcroît en connaît le patois.

À plusieurs reprises il m'accompagne pour défendre des dossiers, et il sera à mes côtés pour aller à l'ORTF à Paris demander et obtenir le relais de télévision installé à La Faverie. Il soutient la création de la Maison des Anciens et devient vice-président de l'association d'entraide aux personnes âgées, en participant régulièrement aux réunions de son conseil d'administration.

Lors de la création de l'AGDE, il m'aide à préparer mon intervention (en 1977) devant plusieurs docteurs en droit à l'université de Dijon, pour défendre notre projet et convaincre qu'une association loi 1901 peut

avoir une activité industrielle et faire des bénéfices, sous réserve que les dirigeants soient bénévoles.

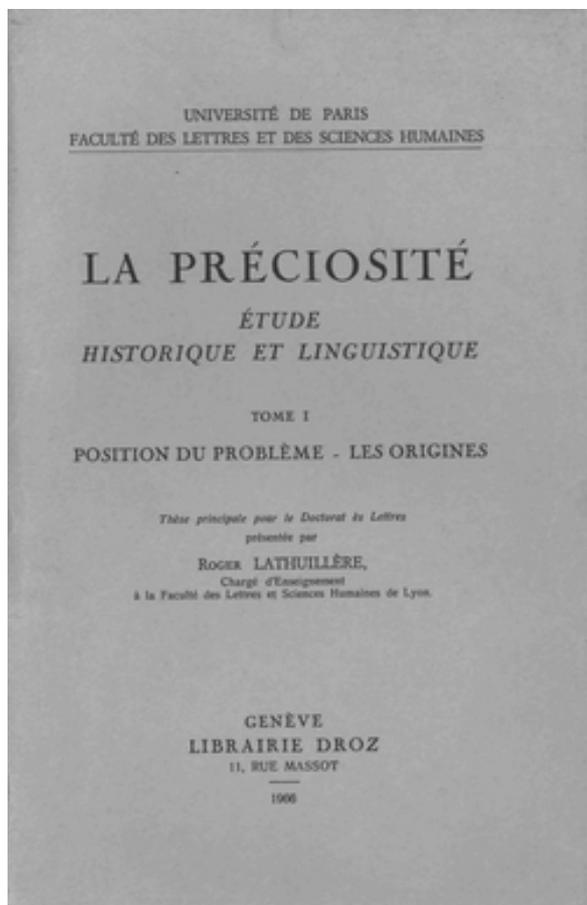
Depuis 1968, il était professeur à la Sorbonne. J'ai eu l'honneur d'assister à plusieurs de ses cours magistraux à la Sorbonne : il avait l'art et la manière de captiver son auditoire.

Il aimait le passé : sa thèse sur la préciosité en est le témoignage. En religion, il était traditionaliste mais avec beaucoup de respect pour ceux et celles qui ne partageaient pas ses convictions ; il était très assidu aux offices de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, église des catholiques traditionalistes.

Malgré sa notoriété nationale il demeurait un homme simple ; c'était un homme d'exception, discret et chaleureux.

En 1989 j'ai perdu un véritable ami, amoureux de Coublanc, qui avait voulu comme seule épitaphe sur sa tombe : Roger Lathuillère, Professeur à la Sorbonne, 1926 - 1989.

Jean Lautrey (Le Foron)



Les majorettes de Coublanc

par Louis Laurent

Louis Laurent est né à Écoche en 1929. Il est venu s'installer à Coublanc au moment de son mariage, le 15 septembre 1951, avec Marie-Louise Dubouis. Le jeune couple a habité deux pièces à l'ouest de la maison Dubouis, à l'extrémité de Coublanc, au bout du hameau de la Charmaillerie. Cette maison est séparée de Maizilly par le seul chemin vicinal 4. Les parents de Marie-Louise occupaient la partie est de la maison, là où la revue En ce Temps-là est allée les interviewer. Marie-Louise et Louis ont mené une existence occupée par le travail dans des usines de tissage et de bonneterie principalement, et par l'éducation de deux enfants. Mais ils se sont aussi beaucoup dévoués pour le Comité des Fêtes.

Et c'est ainsi que quinze ans après leur mariage commence l'histoire racontée ici.

En ce temps-là, Lucien Joly était le président du Comité des Fêtes de Coublanc. J'en étais le vice-président. Plus tard, Roland Druère, puis moi-même, allions succéder à Lucien Joly. Il y avait d'autres membres actifs au Comité des Fêtes : Yves et Alice Lachat, Claudien Accary et sa femme, Pierrot Buchet, Georges Bergiron, les deux frères Louis et Maurice Villard, et Philibert Chervier, le trésorier.

C'est en 1966 que nous avons décidé de fonder un groupe de majorettes. Cette activité était alors assez à la mode dans le pays.

Nous avons regroupé un certain nombre de jeunes filles de 12 à 17 ans. Une vingtaine dans les commencements, puis leur nombre est monté à vingt-cinq. Je me souviens qu'elles avaient moins de 18 ans, parce qu'aucune n'avait son permis de conduire.

Voici une liste des majorettes dont j'ai gardé le souvenir. Parmi les plus anciennes, Marie-Noëlle Bouchacourt, Christine Cera, Yvette Desmurs, Danièle Chassignol, Denise Déal, Odile Rouchon, Maryse Barriquand, Maria Alphonso, Christiane Lacôte, Simone Chervier, Monique Rouchon, Gisèle Michel, Yolande Perrin, Monique Lacôte, Marie-Louise Auclair, Michèle Bu-

chet, Monique Martin, Suzanne Gonnet et Marie-Noëlle Lacôte.

Parmi les « mini majorettes », Solange Panafieu, Joëlle Bénas, Laurence Gonnard...

Nos porte-drapeaux, garçons bienvenus dans un groupe de filles, Jean-Luc Barriquand, Alain Lamure et Thierry Livet...

Parmi les moins anciennes majorettes, Monique Auclair, Janine Barriquand, Yvette Boyer, Marie-José Chenaie, Muriel Jolivet, Bernadette Lacôte, Suzanne Larue, Annie Monnet, Odile Perron, Joëlle Sanny, Patricia Solé, Françoise Troncy, Martine Vaginay et beaucoup d'autres.

Nos capitaines successives furent Danielle Barriquand, Dominique Vaginay et Marie-Andrée Buchet.

Pardon si j'en oublie, et attention : beaucoup de ces demoiselles sont aujourd'hui connues sous un autre nom !

La plupart de nos filles étaient fidèles au groupe et vinrent régulièrement de nombreuses fois par an durant plusieurs années.

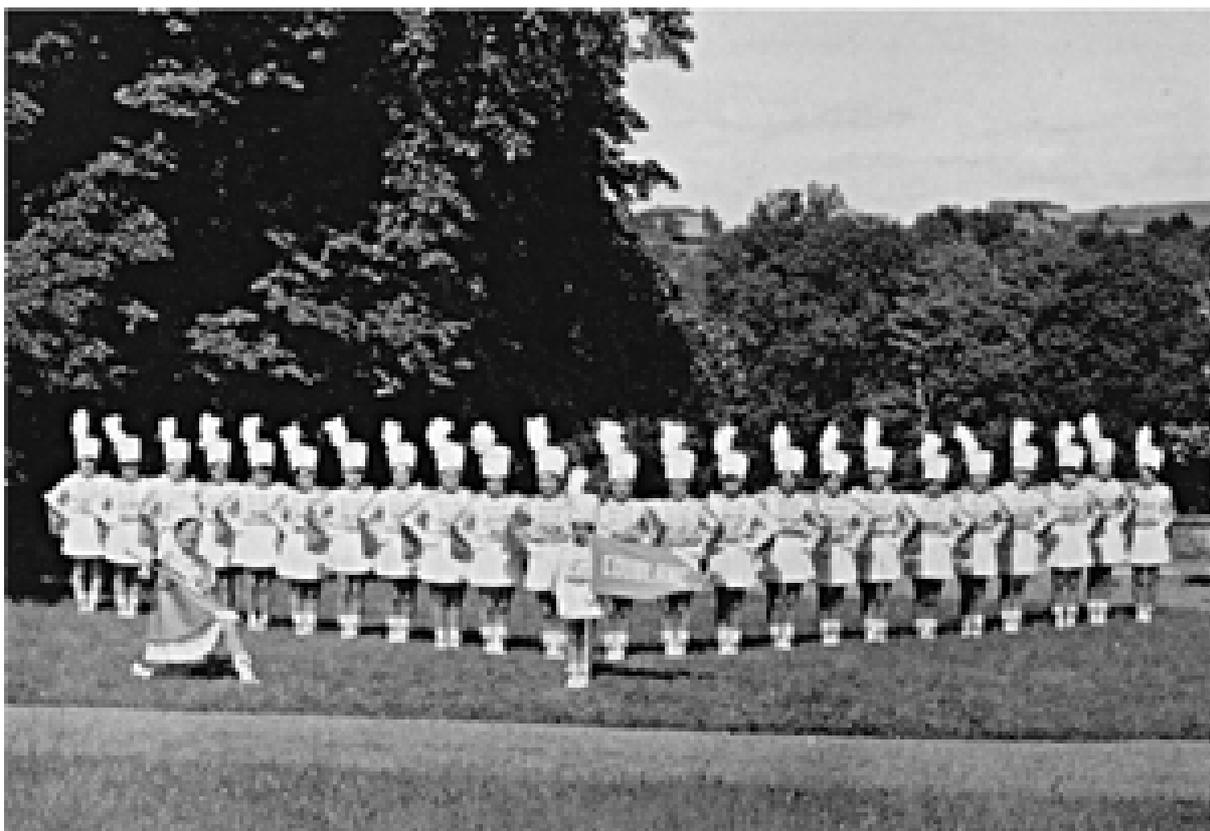
Corsages blancs et brandebourgs orange

Quand nous eûmes rassemblé un certain nombre de jeunes filles de 12 à 17 ans, il nous fallut les habiller. Nos filles eurent de corsages en satin blanc ornés de brandebourgs orange. Des dames se mirent au travail, parmi lesquelles Mme Bonnavent, dite la Nana, la femme de Roger Bonnavent le facteur, qui habitait l'ancienne poste au Bourg, Yvonne Mathoux épouse Lacôte, du Pont des Rigolles, Mme Barriquand, la deuxième épouse de Ferdinand, née à Tancon et prénommée Thérèse, et Mme Druère, de l'Orme. C'était la maman d'André Druère, le coureur cycliste coublandi, tué avec sa fiancée née Poyet quelques années plus tôt dans un accident de la route sur la Nationale 6. C'est en l'honneur de cet André que vers 1964 ou 1965 le Comité des Fêtes a lancé une course de vélo à Coublanc, course aujourd'hui disparue. Ces quatre dames confectionnèrent donc les vêtements de nos majorettes.

Au début, pour faire de l'argent pour lancer l'activité, nous avons organisé une vente de porte-clef, objet à la mode dans ces années-là. Notre capitaine Danielle Barriquand pouvait compléter sa collection !

Nous avions de nombreuses occasions de nous produire en public. Une des plus régulières était la fête patronale de Coublanc, fin juillet. Jusque vers 1979, c'est-à-dire durant une douzaine d'années, les majorettes étaient une des attractions de la fête. Elles faisaient leurs numéros sur le podium du bal, installé en général sur la place entre l'église et la mairie, avec comme accompagnement musical celui de l'orchestre Michel Roger, de Chauffailles. Parfois, on utilisait aussi la salle en face du monument aux morts.

En 1969, trois ans après la création du groupe, nous avons organisé à Coublanc un festival de majorettes. C'était le dimanche 13 avril. Nous avons invité un bon nombre d'autres groupes : les majorettes de Paray-le-Monial, de Saint-Just-la-Pendue, de Charlieu, de Poule-les-Écharmeaux, ainsi que les mini majorettes de Saint-Lager (près de Brouilly, en Beaujolais). Il y avait au total cent cinquante participantes. Le député Durafour était venu assister au festival !



Par malchance, il faisait froid ce weekend. Marie-Louise et moi, nous nous souvenons que les jeunes filles allaient se réchauffer auprès du fournil du boulanger Bergiron.

À ce festival participèrent aussi quatre-vingts musiciens, les accompagnateurs habituels de ces

troupes. Nous, nous n'en avions pas. Quand on se produisait à l'extérieur, on défilait sur la musique des groupes de la commune qui nous recevait, et parfois il n'y en avait pas. On a aussi invité à Coublanc les fanfares de Chandon, de Villers. On cherchait surtout des **orchestres** qui ne nous fassent pas payer trop cher.

Il y avait une autre circonstance de spectacle de majorettes à Coublanc : c'était les bals masqués que l'on donnait à l'époque du Carnaval, ou un peu après.

Huit cents ou mille entrées !

On faisait venir de l'Allier l'entreprise Martinand, qui nous installait au Bourg deux parquets côte à côte pour danser, et par-dessus des bâches. Dans ce grand espace, autour de la piste de danse, il y avait des chaises et des bancs. Il nous est arrivé d'avoir huit cents, voire mille entrées. Le bal commençait le samedi soir vers 9h, et se

terminait le dimanche matin vers 4 ou 5h. On a organisé cela régulièrement durant plusieurs années, parce que cela rapportait beaucoup d'argent : la buvette marchait à plein, vu qu'il n'y avait pas encore de ballons dans lesquels on risquait d'avoir à souffler. Il se buvait de la Grenache à plein verre, du vin blanc, du Champagne.



Dans ces bals, les gens venaient déguisés. Il y avait un jury qui donnait des prix aux meilleurs déguisements. Tout au cours de la nuit, les majorettes faisaient leurs numéros et mettaient de l'ambiance dans le bal.

Et puis, il y avait les sorties. On ne peut pas les citer toutes, mais regardons le programme de deux ou trois années :

1968. Semur-en-Brionnais (23 juin); kermesse de Chauffailles (30 juin); Saint-Denis-de-Cabane (28 juillet); kermesse de Coublanc (11 août); fête de Saint-Christophe-en-Brionnais (25 août), fête de la Soierie de Charlieu (8 et 9 septembre); kermesse de Cours (14 et 15 septembre); bal d'automne à Cuinzier (21 septembre); fête du vin nouveau à Iguerande (26 octobre)

1969: Festival évoqué ci-dessus (12 et 13 avril); fête de la bière de Chauffailles (4 mai); foire agricole de Gibles (1^{er} juin), un bal à Cuinzier, fête de Cublize (11 juin); Écoche (6 juillet); fête des chasseurs à Mars et fête de Saint-Igny-de-Roche; fête de La Gresle (9 août); défilé et parade à Chassigny-sous-Dun (23 août); fête de la bière à Vichy (14 septembre, avec les majorettes de Vichy); fête d'Anglure; fête commerciale de Roanne (29 novembre).

1970: carnaval de Lentigny; bal masqué de Coublanc (4 et 5 avril); Roanne (12 avril); Le Coteau (9 mai); Poule-les-Écharmeaux (2 août); Charlieu (9 juin); bal de Cadolon

(11 juillet); fête du Perréon (commune du Beaujolais proche de « Clochemerle »; 9 août); La Gresle (14 août); Saint-Alban-les-Eaux; fête de Vivans et festival de Poule-les-Écharmeaux.

Cela faisait beaucoup de sorties, parfois plusieurs dimanches de suite. Il fallait trouver des voitures et des conducteurs.

Un week-end au bord de la Méditerranée

Mais il y avait aussi des sorties exceptionnelles, comme en cette année 1969, qui fut surtout marquée par le voyage que nous fîmes dans le sud de la France, tout un weekend à Saint-Aygulf. C'était en février, au temps des mimosas en fleur, mais il ne faisait pas chaud. Nous sommes partis le vendredi à 11 h du soir du garage Barriquand au Pont des Rigolles. C'est Jean-Pierre Michel, le fils du patron des cars Michel d'alors, qui nous conduisit. Nous arrivâmes le lendemain vers 7h du matin.

Nous étions un bon nombre, trente-cinq environ: les majorettes, mais aussi les accompagnateurs. Il y avait parmi eux, outre ma femme et moi, Urbain Panafieu et son épouse, Claudien et Élise Accary. Philibert Chervier, trésorier du Comité des Fêtes, était venu sans sa femme, ainsi que le président Lucien Joly. C'était lui qui avait trouvé ce but de voyage, parce qu'il possédait quatre maisons à Saint-Aygulf, deux petites maisons jumelles et une grosse villa d'un côté, une autre un peu plus loin. C'est répartis dans ces

maisons que nous avons dormi. Je me souviens qu'il ne faisait pas tellement froid, mais que l'humidité des draps était saisissante. Il avait fallu allumer les poêles, après être allé chercher du mazout. C'était Claudien qui s'en occupait, tandis que d'autres préparaient les repas. Car nous avons apporté dans le car un sac de patates, des légumes divers. Notre cuisinier en chef était M. Guillard, dont c'était le métier à Lyon. Il était encadré par sa femme et par Mme Bonnavent.

Nous avons profité du pays le samedi. Le dimanche matin, les filles sont allées à la messe. À la fin, elles ont demandé du mimosa au curé, qui leur en a donné en en prenant dans son jardin. Ensuite, on a défilé dans le village ; le patron du bar voisin nous a donné 550 F. Nous avons poursuivi le voyage jusqu'à Monaco, où les majorettes ont posé, en tenue, devant le palais princier — voir la photo de la page précédente.

Voyage à Venise

Il y eut un autre voyage mémorable, mais de pur détente, sans spectacle de majorettes. Nos filles avaient mis de côté les sous gagnés dans leurs prestations, et employèrent 140 F par personne pour ce voyage en Italie du 9 au 12 avril 1971. Moi, je n'y étais pas. Ce fut Mme Muraccioli qui fut la responsable de cette expédition. Les capitaines de l'époque étaient Danielle Barriquand et Dominique Vaginay, petite-fille de Mme Druère évoquée plus haut. Le départ eut lieu à 2h45 du matin, de Coublanc, dans un car Michel qui franchit les Alpes par le tunnel du Mont Blanc.

Ce n'était pas de tout repos que de s'occuper bénévolement de cette association. C'était du travail et beaucoup de responsabilités. Quand j'y pense, je ne le ferais plus ! Il fallait trouver des occasions de sortie, même si certaines se présentaient d'elles-mêmes à cause de notre bonne réputation. Il fallait, quand on organisait un festival, recruter un jury pour attribuer les prix. Ni nous-mêmes, ni bon nombre de parents de majorettes n'avaient le téléphone.

Nous ne l'avons eu, comme l'eau (les derniers de la commune) qu'en 1978. Il fallait donc se déplacer beaucoup, pour rassembler les filles, les ramener chez elles, les prévenir des sorties. Nous allions demander oralement aux parents des autorisations de sortie. Un accord verbal nous suffisait. On ne pourrait plus faire comme cela maintenant. Nos filles étaient gentilles et ne nous posaient pas de problèmes, sauf deux terribles, que je ne vous nommerai pas. Elles voulaient rester au bal les soirs quand on en parlait. À celles-là, je demandais d'apporter un papier signé de leurs parents les autorisant à rester au bal : on ne les a jamais vues, ces prétendues autorisations ! Et nous les ramenions dormir chez elles.

L'argent gagné à l'occasion des sorties était réinvesti dans le groupe des majorettes. Rien ne revenait au Comité des Fêtes, ni à nous pour nos frais, par exemple d'essence. C'était un vrai boulot. Il fallait être jeune pour s'y atteler !

Il y a sept ans, l'idée fut lancée de rassembler vingt-cinq ans après le groupe des majorettes, qui avait disparu quand je m'étais retiré du Comité des Fêtes, vers 1979. À l'époque, celles qui voulaient continuer avaient rallié Chauffailles, mais le succès ne fut pas grand, et c'en était fini des majorettes à Coublanc.

Les filles furent nombreuses à répondre à l'appel, on embaucha et forma quelques plus jeunes, comme Clotilde Berthier et Élise Iracane, à l'occasion de plusieurs répétitions.

Les majorettes défilèrent en fin d'après-midi à travers le hameau de La Place, puis animèrent le bal de la fête, ce samedi 29 juin 2002, jour par ailleurs de l'élection de Jojo Chevreton comme maire de La Place. Cette résurrection momentanée des majorettes de Coublanc fut un très bon moment pour elles, et un succès populaire !

Louis Laurent (La Charmaillerie)

Propos recueillis par Bernard Berthier
à La Charmaillerie
le mardi 3 novembre 2009



Georges Psaltopoulos, un futur Coublandi déporté à Mauthausen (1943-1945)

Georges Psaltopoulos, né à Lyon le 30 juillet 1924, est mort à Coublanc en 2005, à l'âge de quatre-vingt ans, sans que la revue En ce Temps-là ait eu l'occasion ni le temps de recueillir ses souvenirs. Heureusement, sa fille, madame Nicole Dabert, mère de Grégory Dabert, actuel maire de Coublanc, a rassemblé beaucoup de souvenirs et nous lui avons demandé de nous confier ceux qui concernent la déportation de son père durant la Seconde Guerre mondiale.

Le père de Georges, Photios Psaltopoulos, était grec ; obligé de quitter sa côte anatolienne natale annexée par les Turcs à la suite de la guerre gréco-turque, il avait émigré à Lyon en 1917 avec la ferme intention de s'intégrer à la France, sa nouvelle patrie en guerre, qui avait besoin de main d'œuvre. Marié avec une Ardéchoise, Nancy, il eut treize enfants. Georges était le troisième. Les premiers avaient été baptisés dans l'orthodoxie grecque, mais par désir d'intégration, leur père voulut qu'ils deviennent catholiques.

Place au récit de Nicole Dabert.

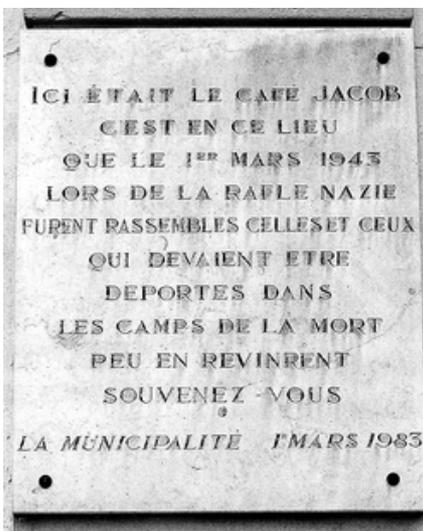
Son certificat d'étude en poche, Georges a fréquenté deux ans le cours complémentaire puis, dès l'âge légal atteint, son père, sans lui demander son avis, l'a placé apprenti chez un coiffeur. Celui-ci étant tombé malade, Georges se retrouva dans un atelier d'imprimerie... qui ne tarda pas à fermer. Et c'est ainsi qu'il rentra au « Fil Dynamo », au 107 et 109 rue du 4 août 1789 à Villeurbanne, comme ouvrier d'abord puis contremaître, dès avant son mariage, et chef du personnel plus tard.

L'arrestation

C'est en se rendant à pied, de chez ses parents, qui habitaient alors au 14 boulevard Pinel, à son

travail, le lundi 1^{er} mars 1943, que mon père fut arrêté. Vers 6h du matin, alors qu'il circulait dans la rue, des SS et la Feldgendarmarie allemande, aidés de la Gestapo et de collaborateurs, ont soudainement barré toutes les issues du quartier de la Perralière à Villeurbanne, et ont arrêté tous les hommes. Ils sont même allés en déloger certains, chez eux, encore en pyjama et en pantoufles...

On ne connaît toujours pas le motif précis de cette rafle. Représailles après un attentat ? Démonstration de force parce que trop de jeunes refusaient de partir en Allemagne effectuer le STO ? (service du travail obligatoire). C'est possible, puisque le STO venait d'être décidé par Vichy, le 16 février, pour suppléer à la défaillance de la « relève » (service de travail volontaire en Allemagne). De plus, René Bousquet, secrétaire général de la police, était à Lyon le 23 mars et la Milice lyonnaise était créée le 28 février, veille de la rafle de Villeurbanne...



Ce jour-là, avec mon père, alors âgé de 18 ans, trois cents autres hommes ont été arrêtés dont son copain Louis Cropsi, du même âge, et un homme qui aurait pu être son père, monsieur Tartri, que nous avons connu ensuite dans notre enfance, le corps cassé par ses années de camp. Ces hommes ont été regroupés au café Jacob, à l'angle de la place Grandclément à Villeurbanne. On y a apposé maintenant une plaque commémorative. Là, ils ont été « triés » puis cent-quatre-vingt ont été parqués dans la cour de l'église voisine, l'église de l'Immaculée Conception, et conduits ensuite à la gare de Villeurbanne.

Impossible de faire passer un message à la famille. Il fallait compter sur des témoins. Pour mon père, ce fut une de ses collègues qui connaissait Alice, sa sœur, dont voici le témoignage.

« Je garde en mémoire le jour de ton arrestation. Une de tes collègues présente à ce moment-là est venue me prévenir chez M^{lle} Padet, où je travaillais. L'annoncer à maman fut très pénible, et, que dire du départ en train où vous étiez tous entassés à la gare de l'Est. »

En effet, ma grand-mère et ses filles aînées sont allées à la gare de Villeurbanne, voulant lui apporter ses papiers et des vêtements. Mais dans la foule et la cohue, elles ne l'ont pas aperçu.

Les raflés ont été expédiés le soir même, dans des wagons plombés. Ils sont restés ainsi, trois jours, sans boisson ni nourriture, avant d'atteindre Compiègne, où tous ont été parqués dans le camp

de Royallieu. Là, ils ont attendu le 20 avril avant d'être expédiés, en train, comme des bestiaux, au camp de concentration et d'extermination de Mauthausen, en Autriche.

Comme tous les déportés, mon père racontait peu ses années de camp. Cependant, nous, ses enfants avons toujours eu connaissance de ce fait. Petits, nous n'en comprenions pas la gravité. Mes frères lui disaient : « Moi, je me serais enfui, j'aurais... j'aurais... ». Mes parents essayaient d'expliquer la réalité : c'était incommunicable. En famille, un soir de 1956, nous avons découvert le film d'Alain Resnais : « Nuit et brouillard » (au cinéma de la place Grandclément). Quel choc ! Je n'avais pas dix ans... et mes frères encore moins. À partir de là, je crois que nous avons mieux réalisé. Ma mère, elle, a toujours été très proche de mon père sur ce sujet. Elle l'a indéfectiblement soutenu et a défendu cette mémoire auprès de ceux qui, même dans la famille, disaient qu'il fallait oublier et passer à autre chose. D'ailleurs, j'ai été très étonnée d'apprendre, au décès de mon père, qu'aucun de ses frères ne l'avait interrogé sur ses années de déportation. Discretion ou désir d'en finir avec les années de guerre ? Un peu des deux sans doute... Et peur de savoir.

Pour mes parents, mes deux frères et moi, c'était une partie de notre histoire familiale, de notre identité. Cependant si c'était présent dans notre esprit, ce n'était pas pour autant un poids trop lourd à porter, rien de traumatisant. D'ailleurs, nous partagions ce fait avec nos plus proches voisins, les Golanczik. Mme Golanczik avait été déportée à 16 ans à Ravensbrück. Ses filles, elles, ont souffert d'avoir une mère rendue très dure par les épreuves.

Dans les années d'après guerre, soit durant toute notre enfance, les commémorations étaient peu nombreuses, pas de mémoire ravivée. Ceci pour de multiples raisons et sans doute la principale étant que tous les rescapés voulaient enfin vivre, fonder une famille, être heureux, essayer d'oublier. C'est ce que tâchait de faire mon père, s'arrangeant pour chasser ses souvenirs lorsque la mémoire se faisait trop présente.

Deux années de souffrance

Sinon, il nous racontait ce qui était racontable, selon notre âge. Par exemple, son vol de margarine aux cuisines. Alors qu'il y était employé et mangeait un peu mieux, il en avait caché un morceau dans sa chaussure pour en faire bénéficier un compagnon. Hélas, un *kapo* (gardien) a vu ce dernier avec. Il a convoqué toute la baraque et comme une brute a frappé l'homme, un Polonais, de nombreux coups de schlague pour lui faire dire le nom du passeur. Ce dernier n'a rien dit, au grand soulage-

ment de mon père qui se préparait au pire.

Il nous disait aussi sa hantise du « *revier* » (infirmerie) car peu de ceux qui y entraient en ressortaient vivants.

Il racontait l'horreur des latrines : deux longues planches qui servaient d'assise collective, séparées par un espace d'où montait une odeur pestilentielle. Gare à celui qui y tombait : il y restait. Les barbelés contre lesquels les gardiens, pour s'amuser, poussaient des malheureux, aussitôt mitraillés. D'autres fois, c'était un désespéré qui s'y jetait pour en finir. Les chants allemands dont il avait horreur, qui accompagnaient les exécutions... La promiscuité, les poux, le rasage de tous les poils, même les plus intimes... Les nuits sur les planches du châlit, à partager un espace étroit... Les distributions de soupe claire et d'un maigre croûton de pain... La faim continuelle. La grande cheminée qui fumait, l'odeur et les menaces : « C'est par là que tu vas en sortir... ».

Il nous parlait de ceux qui habitués à la cigarette, échangeaient leur pain ou leur soupe contre quelques brins de tabac. C'était le début de la fin, car dans leurs conditions de sous-nutrition, il ne fallait surtout pas rater le moindre « repas » sous peine de se retrouver très vite classé comme « musulman ». Ces musulmans n'avaient rien à voir avec l'Islam : c'était des prisonniers épuisés qui erraient hagards, le regard vide, déjà tournés vers la mort.

Il parlait du froid de l'hiver dans ce pyjama de coton rayé ; l'appel interminable, dehors, par tous les temps, au petit matin. Le travail forcé aussi. Lui, me disait-il, avait toujours été affecté à la pelle et à la pioche, avant, vers les derniers mois, d'être muté aux cuisines. On avait demandé un cuisinier, il avait levé le doigt, sachant que pour ce qu'il y avait à cuisiner, son inexpérience passerait inaperçue.

Un matin de printemps, alors qu'il était sorti de sa baraque, il avait aperçu tout autour la nature renaissante. En regardant ce paysage, il s'était juré de s'en sortir. Un désir de vie l'avait submergé. C'est ce témoignage que je trouve le plus émouvant et auquel je pense souvent devant un paysage printanier. Et je le vois, devant le grand camp de Mauthausen, embrassant le paysage...

Donc, après l'horrible voyage, il s'était retrouvé dans l'univers concentrationnaire de Mauthausen, sous les aboiements des chiens, les cris des *kapos*, les hurlements des Allemands. Ils avaient été triés, inscrits puis envoyés à la désinfection : déshabillés, rasés entièrement, aspergés de DDT. On leur avait ensuite distribué au petit bonheur la chance un uniforme rayé, des galoches, un calot et une gamelle avant de les répartir dans des bara-

ques. Ils sont ensuite restés en quarantaine avant d'être envoyés dans des commandos divers. Georges s'est retrouvé dans un camp annexe, à Steyer, terrassier pour la construction d'une usine souterraine qui produisait des moteurs d'avion, des chars, des canons pour la firme Steyr-Daimler-Puch AG.

Après la guerre, les Autrichiens ont semblé découvrir les camps de concentration. Or, mon père me disait que les déportés passaient deux fois par jour dans les rues, encadrés de leurs *kapos*. Il n'était pas bien difficile de comprendre dans quelles conditions ils survivaient en les voyant maigres, le regard baissé pour ne pas croiser le leur, peu habillés dans le froid des rudes hivers de cette région. Le camp principal avait été construit par les déportés espagnols ; c'était les plus anciens dans le camp, la plupart avait appris à mieux survivre. L'un deux, plus âgé, cordonnier dans le camp, avait pris mon père en protection. Sans la solidarité, la mortalité aurait été encore plus grande. Ainsi, mon père nous a souvent parlé de ceux avec qui il luttait, s'épaulant mutuellement : Hervé Allainmat, Émile Blanc, Louis Cropsi, Tartri, René Georges, et tous ceux dont on retrouve les noms dans son carnet d'adresses du camp.

La libération

À l'approche de la libération, ils ont été rapatriés dans le camp principal. Heureusement, ils n'ont pas, comme ceux des camps allemands, participé aux « marches de la mort ». Mais ils ont vu arriver des femmes d'autres camps. Mon père a été bouleversé par l'état dans lequel elles étaient. C'était pire que tout ce qu'il avait connu.

Enfin, le 5 mai 1945, ils ont été libérés par les Américains. Ensuite, ils sont restés, livrés à eux-mêmes jusqu'à leur rapatriement. C'est le 18 mai, que mon père, comme d'autres a été rapatrié en France, dans un avion de l'armée américaine, probablement. Arrivés à Paris, ils ont été rassemblés à l'hôtel Lutétia, recensés, puis acheminés dans leur famille.

Arrivé à Lyon, à la gare, mon père n'était pas attendu. C'est un car qui a raccompagné les déportés solitaires chez eux. Mon père a été le dernier déposé.

Il a sonné chez lui. Que pensait-il à cet instant ? Il ne nous l'a jamais dit. J'imagine son émotion. Et celle de la famille. Michelle, sa plus jeune sœur, me dit qu'elle a vu son père Photios pleurer ; mon père en doutait. Il s'est même toujours demandé si ce dernier avait regretté la volée qu'il lui avait infligée la veille de son arrestation. Mon père pensait que non...

Lors de son rapatriement, il pesait 44 kilos pour 1,65 m ! La photo ci-contre, prise à Lyon dans ses vêtements de déportés quelques mois après son retour, ne montre pas son triste état d'alors. Il a dû d'abord soigner une pleurésie, puis il est parti avec sa sœur Alice, se reposer chez leurs grands-parents ardéchois. Au bout d'une convalescence de trois mois, son père a jugé que c'était suffisant et qu'il devait reprendre son travail. C'était rude, mais mon père a encore obéi ; il est retourné à son emploi au « Fil Dynamo ».

Et la vie a repris son cours pour tout le monde... Les déportés ont dû se débrouiller avec leurs souvenirs et leurs fantômes... On a brûlé les vêtements du camp de déportation, mais cela n'a pas empêché mon père, à différents moments de sa vie, d'être accablé par des souvenirs traumatisants.

Cependant, il a fait la connaissance d'une jeune fille nommée Marcelle Déja, dont la sœur Yvonne travaillait à Châteauneuf, depuis le début de la guerre, pour les châtelains du lieu réfugiés à la campagne. Georges et Marcelle se sont mariés en 1948, et comme Yvonne avait épousé un Coublandi, Maurice Villard, ils ont loué une petite maison à la Raterie pour y passer les congés.

C'est ainsi que l'histoire d'un déporté lyonnais, fils d'un exilé grec, est devenue en partie une histoire de Coublanc.

Nicole Psaltopoulos-Dabert (La Bourgogne)

(Souvenirs familiaux écrits en 2007 et en partie aménagés pour la revue *En ce Temps-là* en octobre 2009).



Souvenirs de Joanny Berthier

Suite

Je suis allé à l'école alors que j'habitais encore la ferme des Theurots. J'avais six ou sept ans. J'allais à l'école publique. J'ai eu comme instituteurs M. Michalet puis M. Laronze ; ce dernier n'était pas commode : il nous fichait des baffes, comme rien. Il nous attrapait par les cheveux : « Main au dos, p'tit gars », disait-il. Et paf ! C'était plus ou moins mérité. Aujourd'hui, certainement, on l'aurait renvoyé de l'enseignement. C'est lui qui m'a mené au certificat d'études, pour mes 12 ans, en 1938. L'épreuve se passait à Chauffailles ; j'avais été le condisciple de Roger Lathuillère ; j'avais le même âge que lui. Nous avons réussi le certificat tous les deux, mais lui il a réussi à l'âge de 10 ans. Il apprenait tout ce qu'il voulait, dans toutes les matières. Il était une tête. Lui a pu continuer des études de lycée. Mais pour ma part il ne fallait pas y songer : on avait autre chose à faire que de poursuivre des études. J'étais l'aîné d'une famille nombreuse : j'ai travaillé à la ferme avec mes parents.

Je suis donc resté à la maison. C'était en 1938, 1939, la guerre commençait et un peu plus tard durant cette période il s'était dit entre les jeunes de Coublanc qu'on devait partir dans le maquis ; mais cela n'a pas eu lieu. Nous vendions du lait aux uns et aux autres, à l'Adrien et à la Rose Duperron, qui habitaient un peu plus bas que nous à la Roche, et aussi à la famille de Julien Poyet, dont les quatre filles venaient chercher le lait chez nous, tous les jours. On ne parlait pas de politique. Je me rappelle qu'un jour il tonnait. Les filles Poyet avaient peur. Il avait fallu que je les raccompagne jusque chez elles, à l'Orme. En général les gens venaient chercher le lait le soir.

Nous avions une dizaine de vaches à traire. Elles faisaient quelques veaux que nous pouvions vendre. Nous avions quelques chèvres, environ quatre ou cinq ; elles étaient dans un parc et avec leur lait ma mère faisait du fromage. On sait bien que les chèvres font toujours des sottises quand il y a des sottises à faire : il fallait les tenir bien fermées dans leur

parc, où elles mangeaient tout ce qu'elles attrapaient. La mère Boyer, qui habitait du côté de la Raterie, avait un bouc. Nous emmenions nos chèvres une à la fois pour les faire remplir. Nous n'avions guère de lapins, parce qu'il fallait les tuer et que mon père Pétrus n'aimait pas faire cela. C'est ma mère qui tuait les poules au besoin.

Nous cultivions un peu de blé, un peu de seigle et peut-être d'avoine, et beaucoup de pommes de terre. Les pommes de terre, c'était pour les cochons. Ma mère en faisait cuire de grandes quantités tous les matins pour nourrir les cochons, qui étaient au nombre de cinq ou six, et qui servaient à notre consommation familiale.

Nous avions un cheval qui mangeait du foin et un peu d'avoine. On labourait avec des bœufs, une paire de bœufs que nous achetions. Que j'en ai fait de rayes avec les bœufs, chez nous, chez les voisins jusqu'à côté de Claude Lacôte, à Montbernier ! Des fois on avait deux jeunes bœufs pour labourer, ils lassaient assez vite, ils se couchaient sur la raye. Il fallait que je les fasse se relever. Moi, je marchais derrière eux, car les bœufs, s'ils étaient expérimentés, savaient où il fallait aller, juste à côté de la raye précédente. Lorsqu'ils étaient bien habitués, ils tournaient tout seuls au fond de la raye. Pendant une période nous avons eu deux bœufs rouges, rares dans notre région.

Le cheval nous servait à plusieurs travaux. Il permettait, en tirant un engin adapté, de piocher le champ de patates ; avec un autre engin on pouvait tarer, c'est-à-dire relever, ou buter, les patates. En revanche pour les tirer, il fallait y aller à la main.

Nous avons eu une voiture à cheval. Je ne sais pas où elle est passée aujourd'hui. Je me souviens d'une sortie en voiture à cheval que nous avons faite jusqu'à Mardore, pour aller voir la grand-mère Guillermet. Parfois on mettait dans cette voiture un ou deux veaux que nous allions vendre à Chauffailles ; nous garions, comme beaucoup d'autres, la voiture chez Barbin ; on dételait, puis on emmenait les veaux jusqu'au marché qui se tenait sur la place de Chauffailles tous les vendredis, toute l'année. Nous vendions le ou les veaux à un boucher.

Le cochon était tué par le Prosper Jandard,



Prosper Jandard et Pétrus Berthier

qui habitait la maison aujourd'hui Ballot, en dessous de l'Armande Troncy. Il avait deux fils dont un, Pierre, reste encore aujourd'hui à Chauffailles. Pour tuer et dépecer le cochon, il fallait une grande journée de travail où le père et la mère et nous tous les enfants nous prenions notre part : c'était un gros travail. On travaillait dans une remise, mais je me souviens qu'une fois on avait attaché le cochon au pied du tilleul qui est dans notre cour. Prosper découpait le cochon. On le payait pour ce service.

Pour ce qui concerne le battage du blé, les choses se passaient comme Jean Berthier l'a déjà raconté dans cette revue. Nous employions les mêmes entreprises.

*Propos recueillis par Bernard Berthier
le samedi 25 octobre 2008*



Souvenirs

d'Antonin Auclair (III)

Quand on était jeunes, on allait s'amuser avec Pierre et René Berthier, devant la maison Joly. Les apprentis de Rémy Joly jouaient au football sur la route, même le Paul Humbert, qui marchait avec une béquille. Il était encore vigoureux ! Il y avait un Gaby, qui ne craignait pas de perdre ses journées pour jouer aux boules devant le café de la maison Grapeloup, à Bonnefons, en se cachant un peu du patron, dont la fenêtre de l'atelier donnait pourtant sur la maison Grapeloup. Il y avait aussi une fille, une Marie Ruet, et Paul Lange, qui était bien gentil.

Nous les regardions jouer, ou jouions avec les Berthier, qui avaient plus de jouets que nous, ou avec les nombreux Villard, dont beaucoup sont morts de maladie assez jeunes. René Berthier était assez souvent là, mais il allait aussi chez Madeleine Prajoux, à Écoche. C'était une demoiselle qui habitait la route de la Buche, à droite, pas loin du Bourg. J'avais un oncle à Écoche.

À l'école communale, j'ai bien connu Jean Berthier, qui venait encore nous voir il y a deux ou trois ans en faisant sa tournée autour de la Maison des Anciens. Il avait deux ans de moins que moi : nous n'avons pas quitté l'école ensemble, quand je suis parti à l'âge de douze ans. Lui peinait un peu pour apprendre, mais son frère Pierre était dégourdi. Nous allions nous retrouver souvent dans notre vie professionnelle.

Je me suis marié le 7 avril 1945, un jour où il ne faisait pas bien chaud. Nous avons d'abord habité, ma femme Maria née Chevreton et moi, dans la maison « Bonnavent », en face du café Rolland, maison occupée actuellement par les Millord. La maison appartenait à un Ballandras de Régnny, Victor Chambrade la louait, et nous a sous-loué une chambre. Maria travaillait à l'usine Magnillat de la Place ; moi, j'aidais mon père à la ferme.

Je faisais aussi un peu le marchand de bois. Puis j'ai pris une ferme. Ça s'est trouvé comme ça : j'ai fait la connaissance d'un Joan-

nès Fongy, propriétaire qui avait trop à faire entre sa ferme du Cergne et celle de Fleury-la-Montagne. Nous avons décidé de louer la ferme du Cergne, au lieu-dit les Harrivières, avant le Bourg, à droite, en contre-bas. De grands terrains à proximité de la ferme, mais pentus et difficiles à travailler.

On y faisait de la polyculture, un peu de blé, beaucoup de pommes de terre. Nous avons un contrat de semences. Les syndicats nous fournissaient des semences de la variété Dianela, nous les plantions à la fin de l'hiver, et les récoltions pas essentiellement pour la consommation, mais pour les vendre comme semence que l'on venait chercher de la Côte roannaise. Mais on n'avait pas d'engrais. Les rendements étaient mauvais. Je n'ai pas fait cela longtemps ; on cultivait aussi des pommes de terre de consommation, des Bintje.

Pour le blé, on faisait appel, en payant le service, mais pas bien cher, à Jean Berthier, à son patron Louis Lauriot ou à Clément Berthier, père de Jean. Les Berthier de La Favrie avaient une lieuse [cf. photo à gauche. Ndlr], la première achetée dans l'après-guerre, en 1946. C'était la seule qui fonctionnait à Coublanc à ce moment. Elle était tirée soit par des bœufs, soit par des chevaux. La machine fauchait, faisait et liait les gerbes, sur le côté droit. Dans les villages voisins, il y en avait depuis plus longtemps, et même à Coublanc, dans les années 30, Marius Dupuy en avait acheté une, mais pour la faire fonctionner, il avait besoin de l'aide de Benoît Vaginay, de Maizilly, que l'on appelait Potain, qui venait avec plusieurs chevaux, vu qu'il faisait le charroi. Avec Jean Berthier, nous faisons aussi les battaisons.

Au Cergne, nous avons aussi des vaches, des bœufs, un cheval, un bon cheval, deux chèvres, sans parler des poules et des lapins.

J'ai eu un problème de santé, et j'ai passé un moment à l'hôpital. Nous avons quitté le Cergne en 1955, ayant acheté en 1954, à la Raterie, la ferme Aulas, où nous habitons encore. Avant d'être à la mère Aulas, c'était une maison Joly, appartenant à l'ancien maire Auguste Joly (père de Rémy) ou à quelque autre des nombreux Joly, ces Joly qu'on appelait Grand-Claude, qui vivaient de Coublanc à Barnaye. À Coublanc, nous étions plus proches de nos familles, mais aussi la terre était

plus facile à cultiver.

J'ai acheté une lieuse Massey-Harris de 1,80 m, qui marchait comme une montre. J'en ai fait l'entreprise. Plus tard, j'ai acheté une batteuse à la maison Ducharme de La Clayette : « Emmène celle-là », m'ont-ils dit, « tu feras ce que tu pourras ». J'avais une bonne poulie de battage. Plus tard encore, j'ai eu une moissonneuse-batteuse.

J'ai fait aussi du transport de bois avec Lauriot et Jean Berthier. Nous étions voisins de la ferme de mon père : nous travaillons souvent ensemble, lui et moi, jusqu'à sa mort le 14 février 1956, par un jour de grand froid. Il avait le cœur fatigué, par une vie de travail et sept années passées à l'armée et à la guerre. Il avait pourtant évité les blessure, n'étant pas directement sur le front : parce qu'il avait deux frères, Antonin et Cyrille, qui étaient morts au combat, l'armée l'avait mis un peu à l'arrière. Pendant cette guerre, ma mère l'avait remplacé dans sa tâche de commissionnaire entre Coublanc et Charlieu.

Nous avons eu comme enfants successivement Yvette (1946), René (1948), Marie-Louise (1951), Marie-Claude (1955) et Élisabeth (1961).

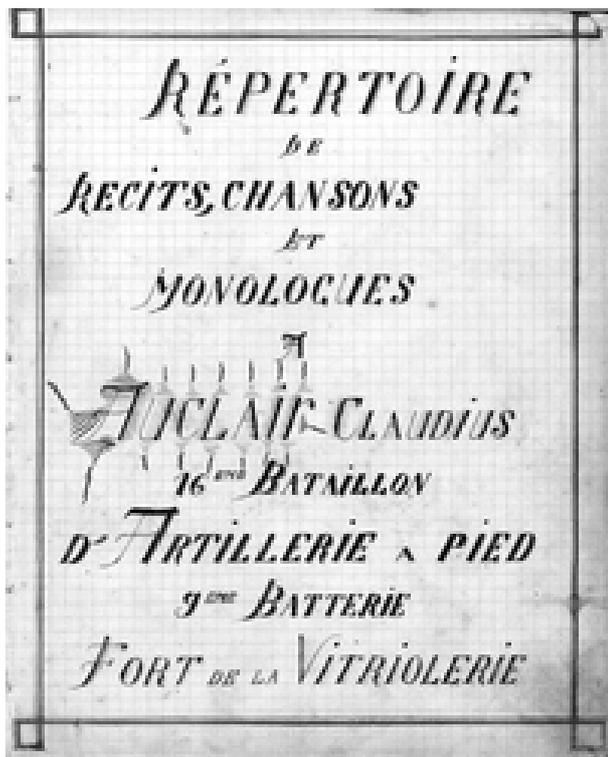
Maria, née en 1921, avait comme frère et sœurs Victoire (1920), Antonie (1922, devenue épouse Fargeat à Cours), et Claude (1924).

Propos recueillis par B. Berthier, le mardi 17 novembre 2009, à La Raterie

Solution de la grille 16, page 43

U	R		S	L	E	I	V	O	S	f
	U	E	F		N	U		N	E	I
S	E	L	T	E	R	O	J	V	M	H
E	M	S	I	N	V	N		U	S	G
T	U	E		E	M	V	N	G	I	F
E	J	L	E	R	E	P	O			C
T		L	N	V	L	E	L	N	E	D
T	L	V	G		U		S	V	L	C
E	S		E	R	V	P	I	V	O	B
N	E	I	R	O	H	P	M	Y	S	V
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	

Le Répertoire de Claudius Auclair



Antonin Auclair et sa famille nous ont communiqué un document fort intéressant : le cahier de Claudius Auclair de la Raterie, le père d'Antonin, à l'époque où ce jeune homme de la classe 1906 faisait son service militaire à Lyon, jusqu'environ en septembre 1909.

C'est un cahier de 200 pages de 17,4 par 21,8 centimètres (la couverture cartonnée est un peu plus grande) ; les pages portent des carreaux de 4 millimètres de côté. Claudius a écrit à l'encre noire, d'une écriture assez petite pour lui permettre parfois deux colonnes par pages : il essaye en général de faire tenir ses textes dans la page, ou dans deux pages en vis-à-vis.

En deux ans et demi, Claudius a rempli les trois quarts du cahier, essentiellement en recopiant des chansons à la mode à l'époque, mais aussi avec de courts récits, et des dessins décalqués et coloriés aux crayons de couleur. L'orthographe, imparfaite, est en général meilleure que celle de la plupart des bacheliers d'aujourd'hui. La ponctuation est aléatoire. Les dessins représentent en général des soldats reçus chez des dames de petite vertu, en tenues légères, mais non dénudées. On en voit une à bicyclette... L'ennemi allemand est parfois représenté avec son casque, qu'une de ces dames coquine emprunte à l'occasion. À la page 38, la scène de plage que nous reproduisons sur la couverture de notre revue illustre, sur les deux tiers inférieurs de la page, la « Sérénade à Nini » commencée presque en haut de la page 37.

Claudius a paginé, enluminé les titres, du moins dans les cent premières pages. On sent vers la fin une moindre patience, un peu plus de négligence. Au bas de plusieurs pages, on lit des signatures de camarades, et des petits mots partant du cœur : « Dans 130 jours la quille! », par exemple. **B.B.**

Sérénade à Nini

Air : Ah ! Ma p'tit' Lili.

1e Couplet

Tous les soirs ma chérie
Hiver comme printemps
Je viens chanter ma mie
Sous ton balcon charmant
Mais sitôt que j'commence
Tu fermes ton volet
Est-ce que ma romance
N'est pas ce qu'il te plaît.

Refrain

*Ah ! Ma chère Nini
Il est minuit
Ouvre ta porte
Je veux ce soir
T'apercevoir
Ca[r] je t'apporte
Un air d'amour
Entends toujours
Ma mie qui chante
Vers moi accourt [sic]
Oh ! mon amante*

2e Couplet

Quelques fois quand je chante
Mon air de fort ténor
Je crois ma douce amante
T'entendre dire : encor,
Alors je recommence
Mais ô cruel destin
Je finis ma romance
Au post' tous les matins

3e Couplet

Qu'il pleuve ou bien qu'il vente
Nini je chante encor
Quand souffle la tourmente
Je ne gueule que plus fort
Ah ! tu vas-tu mettre un terme
Enfin à mon émoi.
Eh quoi, qu'as-tu ? Ferme ?
Nini est-ce bien toi.

3e Couplet

Hélas, moi qui m'entête
A te chanter toujours
Je reçois sur la tête
Un vase plutôt lourd.
Ça ne sent pas la rose
Pourtant ça vient de toi
Pour moi c'est quelque chose
Comme un baiser de roi.

Souvenirs d'enfance de Joannès Thévenet (II) (1901-1986)

Où l'on tient compte du courrier d'un lecteur

Nous avons commencé l'an dernier la publication des Souvenirs de Louis-Joannès Thévenet, à partir d'un livre qui nous avait été prêté par sa belle-fille Simone. Mais un des fils de Joannès, Pierre Thévenet (Lherminier en littérature – l'écrivain et éditeur est bien connu dans le domaine du cinéma) s'est manifesté en octobre pour regretter de n'avoir pas été prévenu.

« J'ai eu entre les mains, voici déjà quelques mois, le n°14 de votre bulletin *En ce temps-là*, où vous avez notamment reproduit quelques pages des souvenirs de mon père Louis Joannès Thévenet. [...] [Mes frères et moi] avons découvert cette publication avec une certaine surprise – alors que nous étions seuls à pouvoir l'autoriser. Cela dit, je n'ai sur ce point rien à vous reprocher à vous-même, puisque vous avez très certainement agi en la circonstance en toute bonne foi, et d'ailleurs de manière sympathique. »

Pierre Thévenet nous demande ensuite de veiller à bien orthographier le prénom de son père, Joannès, et rien d'autre, et conclut :

Tout cela ne m'a pas empêché d'apprécier l'intérêt de votre bulletin, et plus généralement la qualité du "travail de mémoire" que vous effectuez sur Coublanc. [...].

Nous regrettons, bien sûr, le double impair que nous avons commis, mais cette réaction, en fin de compte gentille, nous autorise à continuer la publication d'extraits, et nous reprenons au moment où la famille de Joannès retourne habiter la ferme Thévenet, du côté du Bois Gauthay – je ne saurais préciser de quelle maison il s'agit aujourd'hui... Qui pourrait nous le dire ?

L'histoire date d'environ 1910, mais ces pages ont été écrites en 1983.

À la ferme beaucoup de choses laissaient à désirer, aussi bien dans les bâtiments que dans les prés et les cultures. Mon père s'attaqua d'abord aux prés, qui furent entièrement clôturés en fil de fer barbelé et en "barricades", planches de pin spécialement sciées pour cet usage, qu'on clouait aux piquets de châtaignier au-dessus de deux ou trois rangs de

barbelé, eux-mêmes tirés aux piquets par des crampons. Grâce à ces clôtures, les enfants n'étaient plus occupés à garder le bétail et ne manquaient pas l'école, au moins pour ce motif.

Les bâtiments, à leur tour, subirent des modifications importantes. Le bâtiment agricole se composait, comme dans toutes les fermes d'importance similaire, de deux parties : l'étable où on logeait les vaches et les veaux, et la grange beaucoup plus vaste où l'on rangeait les véhicules et instruments de culture. À l'étage, sur ces deux parties, on stockait le fourrage pour l'alimentation hivernale du bétail, et la paille utilisée pour la litière des animaux. À la suite et dans le prolongement de la grange, mon père fit construire un bâtiment important comprenant : 1) le logement de [notre oncle] Théophile ; 2) la buanderie où se trouvait la chaudière, utilisée indifféremment pour la cuisson des pommes de terre destinées à l'alimentation des cochons, et pour le chauffage des quantités d'eau utilisée pour la lessive ; 3) enfin l'étable à cochons, qui s'ouvrait sur un parc solidement clôturé où les animaux pouvaient se vautrer à leur aise et se réchauffer au soleil. Cette construction comportait un étage, utilisé pour le stockage du bois de chauffage.

Puisque je viens de parler de "lessive" je vais en donner quelques explications à l'intention des jeunes personnes qui éventuellement liraient ces lignes, et qui s'imaginent que les machines à laver et essorer ont toujours existé.

La "lessive", à l'époque dont je parle, était une corvée très importante, qui s'effectuait deux fois par an, au printemps et à l'automne. Cette pratique nécessitait un stock important de draps et de torchons, qu'on gardait après usage jusqu'à six mois avant de les laver. Il est bien évident que le linge de corps, les sous-vêtements, les bas et chaussons ou chaussettes étaient lavés bien plus souvent dans des baquets ou une lessiveuse. Quant aux draps et torchons à laver, que l'on disposait dans un lieu aéré, généralement sur les poutres du grenier ou des fils de fer tendus pour cet usage, ils attendaient l'époque de la lessive.

Au jour prévu et convenu avec la laveuse professionnelle (on l'appelait "laveuse de lessive"), ce linge rassemblé à la buanderie était soigneusement rangé dans une grande cuve en bois, surélevée sur un chevalet et munie d'un robinet à gros débit. Cette cuve s'appelait "le cuvier", réservé pour cet usage exclusif. On y avait disposé, avant le linge, une importante quantité de cendre de bois et de menues branches, sarments de vigne ou autres, destinées à éviter que la masse de linge ne touche le fond, ce qui

aurait empêché la circulation de l'eau de lessive. Pendant ce temps, la chaudière remplie d'eau chauffait bon train. Dès que l'eau était assez chaude, on y puisait avec un "coupon" et on arrosait abondamment le linge contenu dans le cuvier. Cette eau se chargeait de potasse en traversant la cendre de bois (éventuellement mélangée à une petite quantité de cristaux de soude) et s'écoulait par le robinet dans un baquet. On repassait cette eau de lessive dans la chaudière, puis sur le cuvier jusqu'au nettoyage complet du linge. Ce linge était ensuite sommairement essoré par torsion, puis rincé dans une pièce d'eau qu'on appelait "la serve", où on le transportait dans des bennes chargées sur une carriole à bras. Après rinçage, le linge de nouveau essoré était passé au bleu, avant séchage et éventuellement repassage.

La lessive représentait un travail très important, qui était en grande partie effectué par la maîtresse de maison, souvent aidée par une voisine, à charge de revanche. Cependant le plus pénible de ce travail était fourni par la laveuse professionnelle, une robuste femme entraînée par la pratique quotidienne de ce dur métier. C'est elle, en particulier, qui rinçait le linge à la "serve" par tous les temps, au besoin abritée par un large parapluie fixé à un solide piquet.

De nos jours, les jeunes femmes généralement pourvues de tous les appareils ménagers ne peuvent pas imaginer ce que représentait à la campagne, il y a seulement soixante ans et même moins que cela, le lavage et l'entretien du linge d'une famille de quatre ou six personnes. Il fallait y ajouter le ravau-dage, au moins en hiver, des bas et chaussons de laine rapidement troués par l'usage des sabots de bois. Heureuses les ménagères qui avaient conservé une grand-mère encore valide, pour effectuer ce travail peu pénible, mais long et fastidieux.

Puisque j'en suis aux travaux ménagers, je dirai quelques mots sur un autre aspect de ceux-ci : la cuisine et ce qui s'y rattachait, à l'époque où j'avais environ 10 ans ; à cet âge on enregistre avec précision les moindres souvenirs de la vie courante. La vie familiale était chez mes parents, à des nuances près, ce qu'elle était dans la plupart des familles de la région. Je mentionnerai donc uniquement mes souvenirs personnels.

Tout d'abord il n'était pas question d'électricité ; l'éclairage était uniquement fourni par le pétrole, vendu dans les épiceries en bidons de cinq litres. On conservait quelques bougies à titre de dépannage. La cuisine, ainsi que la grande pièce à usages multiples (qu'on appellerait aujourd'hui salle de séjour), étaient éclairées par des lampes suspendues au centre de la pièce. Ces suspensions étaient parfois

fort belles ; elles étaient généralement réglables en hauteur par un système de contrepoids. Dans les chambres à coucher on utilisait les célèbres lampes "Pigeon", dont la flamme facilement réglable servait souvent de veilleuse en raison de leur faible consommation. Les métiers à tisser étaient équipés de deux lampes fixées l'une à l'avant (poste de travail), l'autre à l'arrière permettant de surveiller la "chaîne". Elles étaient munies d'un abat-jour spécial évitant l'éblouissement du tisseur. On utilisait pour l'étable et autres lieux de travail dans les bâtiments agricoles, et même quelquefois pour les sorties nocturnes, la non moins célèbre lanterne "Tempête", d'une sécurité absolue contre les risques d'incendie et dont la flamme résistait aux vents les plus violents, d'où son nom de "Tempête".

L'équipement de la cuisine était en général rudimentaire. Lorsque mes parents prirent possession de la ferme, il ne s'y trouvait pas le moindre appareil, aussi bien pour la cuisson des aliments que pour le chauffage, mais seulement une grande cheminée munie d'une crémaillère, à laquelle on suspendait une grande marmite en fonte munie d'un couvercle également en fonte, au dessus du foyer. Cette marmite servait à de multiples usages, de la soupe au lard ou à la cuisson des légumes divers, et spécialement des pommes de terre, base de l'alimentation. On utilisait aussi la "daubière", également en fonte, une poêle en tôle noire et quelques casseroles de dimensions variées. Ces divers ustensiles se plaçaient sur un trépied entre les "chenets", disposés de part et d'autre du foyer pour contenir la braise et les cendres soigneusement recueillies.

Lorsque le chauffage était nécessaire, on allumait dans la cheminée un grand feu de bois, qui éclairait et réchauffait toute la cuisine. Mais les autres pièces profitaient peu de cette chaleur. À l'heure du coucher, on n'oubliait pas la bouillotte ou la brique chaude pour tiédir les draps glacés.

Mes parents installèrent près de la cheminée la cuisinière à charbon qu'ils avaient achetée au moment de leur mariage. Cela représentait déjà un progrès : cet appareil disposait d'un four et d'une bouillotte, équipement très apprécié alors. Cette cuisinière fut remplacée plus tard par un nouveau modèle fonctionnant au bois, dont le foyer s'ouvrait vers l'avant, permettant l'utilisation de bûches de cinquante à soixante centimètres. On gagnait ainsi un temps précieux sur le sciage du bois, qui s'effectuait uniquement à la force des bras.

À suivre

Un quadragénaire aveugle, sourd, muet, égaré à La Place, y sème la panique par *Claude Chevreton*

Imadzini vo, u siècle dernier, à la Place, din les années 60, batou 70, ce quartier calme, laborieux, presque silencieux, imadzini vo un soir d'hiver, 20 heures, batou meu ; un temps freu ; y corau eune petiote bise, yétau cauvri, fazau humide, fazau nà. Mais tauparincou qui que nau va. Non mais y'est pas vrai ! Deux silhouettes noires en descendant la route. Mais d'où qui sortont ? Qui qui fazont ? Mais an qui vont donc ? Ces deux espions, ces deux escrocs, ces deux bandits, ces deux assassins, qui vont en razant les murs, y sont après concubiner un mauvais coup ! Mais an qui vont donc en martsant si gaillardement. Alli donc sava ?... Mais yé pas qui zérinent vé la Duparonne ?... Pé l'assassiner ?... Dévaliser son épicerie ? Non mais yé pas possible ?

Mais partin si, y tirent bin su la droite, et personne chez la Germaine, aucune lumière ni à l'épicerie ni au café, et ces deux assassins arrivent à la porte du café (pauvre Germaine). Ils hésitent quelques secondes, ils entrent (mon Dieu que vont-ils faire ?) À la porte de la cuisine vitrée, on voit la Germaine assise à sa table après lire le dzornal. On frappe. « Entrez », dit la Germaine. Héla mon Dieu ? Mais qui qu'elle va entrer. Un espèce de grand gaillard, eune casquette vissée sur la tête, eune veste de cuir en caoutchou su son néran, de grosses lunettes noires devant los yeux, eune petiote moustache à la Hitler sau le nez, su la poitrine eune pancarte « aveugle, sourd, muet » ? Héla mon Dieu, mais qui que nous vont en faire ?

Pé le dari y rentre un autre bonhomme . Enfin c'tu-là est bin connu, bin de la Place, y'est déjà pas rien. « Mais regardez donc ce que j'ai trouvé dans la cour de l'usine, i tournait en rond dans la cour, de tanzantan i venait jusqu'à la porte et i repartait. Mais qui qu'on va en faire ? Oui quoi en faire dans cette nuit noire et lugubre ? Vous n'avez pas eune idée ?... On émet plusieurs solutions, mais aucune n'est valable...

- « Mais dites donc Germaine, vous ne pourriez pas l'héberger pour cette nuit ?

- Ah bin non ! »

Le cri du cœur !

Devant une telle détermination, le pauvre muet a éclaté de rire... La preuve qu'il n'était pas aussi sourd qu'on voulait le dire ? ha oui aveugle ? mais il voyait clair comme eune chouette. Sourd ? Mais a lantandot atin clar qu'un gaillon. Muet ? pire qu'une pie borgne, la

gueule ne li farmot jamais. Vaus pensi bin si le temps li deurot de ne rin daire. Y'avot à peine quèques minutes qu'a navaut rin dit. Et bin seur taut le monde a éclaté de rire. C'te poure Germaine, dzai bin creu qu'elle allau s'étrin-yeut. Mais vouat, elle s'en est bin tirieu anco pé c'tu coup. Bin tant mieux. Mais alors après ava bin rizu... L'Urbain et le Claude sont retournés à leur travail (qu'ils n'auraient jamais dû quitter, mais enfin pour quelques minutes...).

Mais il faut dire que ce soir-là le Claude étot allé dans le coin des gareurs où il trouve Urbain, pas très occupé, pour l'instant, à s'amusaute avec les lunettes noires du poste de soudure ; comme un gaman. A se metti eune petiote moustache, eune casquette su la tête, eune veste de cuir en caoutchou (comme dizaut l'âtre) et si nau mettin eune pancarte « aveugle » et pourquoi pas « sourd et muet » tant qu'à faire faut pas se priver... La pancarte est faite, un morceau de ficelle pour la pendre u cau.

« - Et si on allait voir la Germaine ?

- Mais non, on va lui faire peur !

- Mais non, ce déguisement est tellement grossier, elle nous reconnaîtra tout de suite. »

Bon, nous voilà partis. La suite, vous la connaissez.

Mais le lendemain après-midi Urbain, pour les besoins en limonade de l'usine, va voir la Germaine.

« - Alors vous avez bin dormi ?

- Ho bin non ! Je n'ai même pas couché chez moi, j'ai été chez la Maria. J'ai tellement eu peur hier soir quand j'ai vu entrer ce grand bonhomme. Holala, je suis partie chez la Maria et je n'ai pas dormi grand-chose.

- Mais vous avez bin vu que ces deux oiseaux n'étaient pas dangereux !

- Ho bin oui mais quand même ! »

Bien sûr ces deux « gangsters » ont semé la panique à la Place.

Mais surtout n'en parlez pas ! Pourraient se retrouver en prison !

Texte saisi par Anne-Claire Millord

Vocabulaire :

batou : peut-être

tauparincou : tout d'un coup

néran : dos

On s'en souviendra

Météo

Une année météorologique d'abord normale, avec un hiver froid et enfin un été chaud. Mais l'automne est surprenant : à part un épisode de gel du 14 au 16 octobre, la tiédeur, et parfois la chaleur dominant.

Des grêlons gros comme des balles de tennis ont détruit beaucoup de verrières et cassé des tuiles vers Chandon, Villers, Arcinges. Le phénomène a frôlé Coublanc, le soir du jeudi de l'Ascension 21 mai, vers 19h.

Progrès technologique

L'école publique de Coublanc, à la demande de la municipalité, a été dotée à la rentrée de septembre 2009 d'un tableau interactif. L'école privée va l'être sous peu : ainsi Coublanc se trouve à la pointe du progrès pédagogique !

Journées gourmandes de Cadolon

Le samedi 26 et le dimanche 27 juin 2009, M. Michel Perrin, patron de l'Escale 71, invite l'association du Noël des Anciens à tenir la buvette des Journées gourmandes, organisées dans l'arrière cour de l'hôtel-restaurant de Cadolon, en compagnie de l'association du Club intergénération. Remerciements de notre Trésorière !

Fin d'une époque

Lucette et Roger Chassignol ayant pris leur retraite, c'est une époque qui s'achève (peut-être pas définitivement) avec la fermeture de la boulangerie de Cadolon. Ils avaient succédé vers 1985 à Juliette et André Chassignol.

La crise

La crise économique, apparue dans l'été 2008, a sévi à Coublanc aussi en 2009, entraînant du chômage puis des licenciements dans les usines ACF et AGDE.

Décès de Jean Berthier et de Robert Farges

Un grand collaborateur de notre revue nous quitte le jour du 8 mai. Heureusement, il nous laisse ses articles parus, et quelques souvenirs à publier. Nous nous souvenons également de Robert Farges, auteur d'un grand article dans notre numéro 10 de Noël 2004.

Une centenaire de plus

La presse ordinaire et le Bulletin municipal de Coublanc ont évoqué ou vont évoquer les cent ans de Mme Jeanne Brissaud. Nous y ajoutons nos propres félicitations.

Décès d'une sympathisante

Madame **Jeanne Augoyard**, née Druère, a été une grande donatrice en faveur de l'association du Noël des Anciens (et des écoles de Coublanc), durant plusieurs années. En habitait pourtant à Cours, mais elle a été enterrée au cimetière de Coublanc. Un regret : elle n'a pas eu assez de temps (ni nous assez de volonté) pour nous confier ses souvenirs.

Même regret à propos de **Thomas Targarona**, qui a évoqué pour nous ses souvenirs, un jour que nous étions sans papier pour les noter...

Écologie et économies

La nouvelle municipalité a fait réapparaître les étoiles grâce à l'extinction de l'éclairage public, dans presque tous les quartiers, de 23h à 5h : c'est une idée lumineuse !

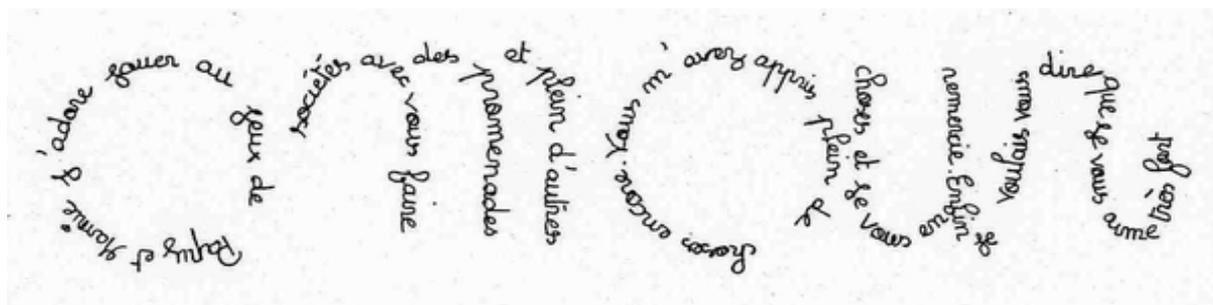
Mort d'un ancien curé

Le père **René Bert**, curé de Coublanc de 1966 à 1975, évoqué dans telle ou telle page de cette revue, est mort à Autun à la fin du mois de novembre 2009. La revue *En ce Temps-là* en reparlera plus longuement dans le numéro de 2011.



*Le père René Bert
lors de la fête des 150 ans
de l'église de Coublanc, en 2002*

Charades et calligrammes des CM1 et CM2



Charade 1

Mon premier est un sentiment
 Mon deuxième est le pluriel de œil.
 Mon troisième est non en anglais.
 Mon quatrième l'oiseau en a deux.
 Tous les élèves vous souhaitent mon tout.

Charade 2

Mon premier est le féminin de bon.
 Mon second est la première lettre de l'alphabet.
 Mon troisième se trouve au milieu du visage.
 Mon tout, on vous le souhaite.

Charade 3

Mon premier est le contraire de petit.
 Mon deuxième est un morceau de gâteau.
 Mon troisième dure 365 jours.
 Mon tout ce sont des personnes que l'on aime très fort.



- Solutions :**
1. Joyeux Noël.
 2. Bonne année.
 3. Grands-Parents.

Élèves de l'école publique		Année 2009-2010	
Maîtresses : Cindie Chastagnol et Delphine Janicaud (Saint-Étienne-des-Oullières 69 et Pierreclos 71)			
C.M.1 (9 élèves)		C.M.2 (10 élèves)	
Maximilien ACCARY, <i>L'Orme</i>		Maëva BESANCON, <i>Genillon</i>	
Nell CHATTON, <i>La Bourgogne</i>		Tiffany BOUCAUD, <i>La Raterie</i>	
Morgane DOS SANTOS, <i>Le Bourg</i>		Eloïse CHANAVAT, <i>Foron est</i>	
Jeanne GUIGUITANT, <i>Montbernier sud</i>		Maxime CHAVANON, <i>L'Orme</i>	
Adrien HUG DE LARAUZE, <i>La Raterie</i>		Andréa DECHAVANNE, <i>L'Orme</i>	
Lara MARRARO, <i>La Place</i>		Mathieu DEMONT, <i>Les Épalis</i>	
Coralie PASSÉ, <i>Les Épalis</i>		Manon DURIAUD, <i>L'Orme</i>	
Elza PELEGRIN, <i>Le Bois Gauthay</i>		Hakim EL GHAZOUANI, <i>Le Perret</i>	
Johsua TACITE, <i>Le Foron</i>		Tiffanie PERRUDIN, <i>Les Gavroches</i>	
		Luane PRÉCLOUX, <i>La Place Sud</i>	

Pourquoi les taille-crayons n'ont-ils pas de cheveux ?

Une nouvelle écrite par les CE1 et CE2

Mon papi m'a raconté que lorsqu'il était petit, les taille-crayons avaient des cheveux. C'était bien pratique, quand les enfants s'ennuyaient, ils s'amusaient à coiffer leurs taille-crayons et voulaient tous devenir coiffeurs.

Quand Carnaval ou Halloween approchaient, ils leur laissaient pousser les cheveux puis les coupaient pour s'en fabriquer des perreques multicolores.

L'inconvénient pour les élèves, c'est qu'il était parfois difficile de retrouver ses crayons dans sa trousse au milieu d'un méli-mélo de cheveux.

Parfois, les enfants ne retrouvaient pas leurs taille-crayons car ils étaient partis chez le coiffeur. Ou alors quand les cheveux étaient trop longs, ils s'emmêlaient autour du crayon et il était alors impossible de tailler son crayon.

En cachette, les enfants s'amusaient même à tirer les cheveux des taille-crayons qui criaient et couraient partout dans la classe et cela énervait beaucoup la maîtresse.

Mais un beau jour, un taille-crayon attrapa des poux et ne dit rien à personne. Cet événement déclencha un véritable tremblement de terre dans la classe. Les poux se propagèrent sur les têtes des autres taille-crayons. Ils se grattaient, ils s'agitaient. Personne ne savait pourquoi.

Puis les poux envahirent les têtes des enfants et même celle de la maîtresse. Tout le monde se mit à se gratter, à s'agiter, s'agiter, à courir dans tous les sens dans la classe. Les troussees tombaient, les crayons virevoltaient, les gommes volaient, les ciseaux coupaient tout sur leur passage, les bureaux tremblaient, les cahiers se déchiraient... C'était vraiment le carnage, l'enfer à l'école ! On aurait dit un renard dans un poulailier ! Des enfants pleu-

Élèves de l'école privée
Sainte-Thérèse
Année 2009-2010

Maîtresse : Joëlle Courot
(Saint-Julien de Jonzy-71)

C.E.1

Cycle des apprentissages fondamentaux
3^{ème} année
8 élèves

Laurie DUILLON	Cadolon
Ophélie DUPERRON	La Roche
Nabil EL GHAZOUANI	Le Perret
Jesse GENAUDY	La Place
Noémie LACÔTE	Cadolon
Lucas MONTET	Les Bruyères
Clémence PASSÉ	Les Épalis
Daniel TACITE	Le Foron

C.E.2

Cycle des approfondissements
1^{ère} année
11 élèves

Léa AUBARD	Le Bois Gauthay
Rémy BÉNAS	Le Pont des Rigolles
Salem BOUZIR	Le Foron
Jade CALA	Les Terres plates
Jérémy DEMONT	Les Épalis
Rémy DEMONT	L'Orme
Émilie ESBERARD	La Fourie
Damien FAYARD	Le Paradis
Clément PERRUDIN	Les Gavroches
Émilie RIFINO	Les Épalis

raient, d'autres riaient, la maîtresse hurlait. Elle finit par *engager* une chasse aux taille-crayons avec les élèves. Ils les attrapèrent par les cheveux et les mirent dans une cage magique où se trouvaient un peigne et une pince à épiler magiques. Quand un taille-crayon entra dans la cage, le peigne se mettait en action, détectait le pou grâce à un bip, puis l'emprisonnait. La pince ensuite épilait la tête du taille-crayon. Les taille-crayons sortaient de la cage complètement chauves et retournaient alors tranquillement dans les troussees après avoir été aspergés de lotion « anti-capillaire ». Et c'est depuis ce temps-là que les taille-crayons n'ont plus de cheveux. *Fin*

Horizontalement : **A.** Saint martyr chrétien, tué à Autun vers l'an 180, et représenté sur l'un des vitraux de notre église. **B.** On trouve chez les Coublandis beaucoup d'animaux portant ce qualificatif : poules, canes, etc. Pronom. **C.** Fatigué. Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, signé en 1947 par 23 pays dont la France. **D.** Obsédant. **E.** Genre musical dont Jacques Offenbach fut l'un des fondateurs. **F.** Tubercule africain, que Jean Berthier a certainement goûté lors de son séjour en Côte d'Ivoire entre 1967 et 1973. Posséda. **G.** Connu. Particularité morphologique qui caractérise le personnage de Gimli dans le *Seigneur*

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B								■		
C				■		■				
D									■	
E		■								
F							■			
G			■							
H										
I			■			■				■
J								■		

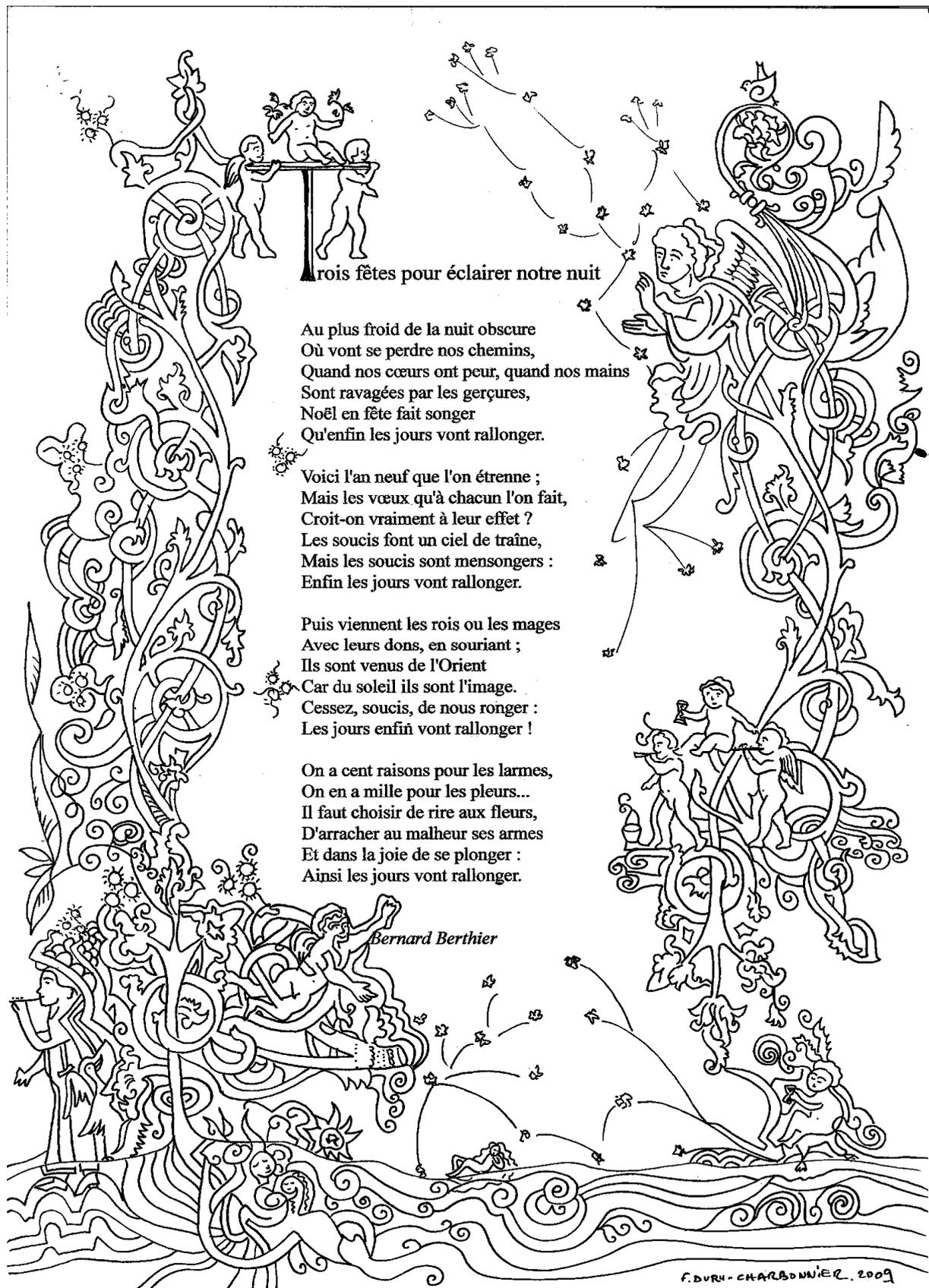
des Anneaux. **H.** Jeunes filles costumées qui animèrent les fêtes de Coublanc à partir de 1966. **I.** Dedans. Pas beaucoup. Entre autres produits, l'usine ACF fabrique des matériels de lutte contre cet élément. **J.** Conseils d'ouvriers, de paysans et de soldats dans la Russie du début du XX^e siècle, ils donnèrent leur nom à ce pays et au premier album de Tintin. Très petit cours d'eau.

**Solution de la grille n°15
de décembre 2008**

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
A	M	A	I	R	E	■	F	A	M	I	N	E
B	A	N	N	I	V	E	R	S	A	I	R	E
C	T	A	D	O	R	N	E	■	S	I	■	D
D	C	R	I	■	A	I	R	E	S	■	P	I
E	H	■	F	E	■	V	E	N	I	E	L	■
F	■	A	F	N	O	R	■	A	V	R	I	L
G	P	I	E	R	R	E	S	■	E	R	S	E
H	H	O	R	S	■	E	U	■	M	A	■	C
I	I	L	E	■	P	S	■	M	E	N	A	T
J	L	I	N	N	E	■	V	E	N	T	R	U
K	I	■	C	O	R	R	E	C	T	E	U	R
L	P	R	E	M	I	E	R	E	■	S	M	E

Verticalement : **1.** Erreurs de syntaxe, moins graves que les barbarismes, mais souvent rencontrées dans les thèmes de latin. **2.** Père du maire. Engrais écologique provenant des fientes d'oiseaux marins. **3.** Gamin en argot. **4.** Autre nom de la vitamine B3 ou surnom de grand-père. Heureux comme un Coublandi à Coublanc. **5.** Département qui possède un village exactement homonyme du nôtre, à 266 km d'ici, mais (soyons chauvin) nettement plus petit ! **6.** Métal. Lieu de corrido. **7.** Gouvernement du roi. Cheveux très en pétard (si les vôtres en sont à ce point, courez chez Sandy !). **8.** Confirme. **9.** Direction à suivre pour aller du Bourg vers Cadolon. Elle peut être bénigne ou maligne. **10.** Absences de flou.

Solution page 35.



Trois fêtes pour éclairer notre nuit

Au plus froid de la nuit obscure
Où vont se perdre nos chemins,
Quand nos cœurs ont peur, quand nos mains
Sont ravagées par les gerçures,
Noël en fête fait songer
Qu'enfin les jours vont rallonger.

Voici l'an neuf que l'on étrenne ;
Mais les vœux qu'à chacun l'on fait,
Croit-on vraiment à leur effet ?
Les soucis font un ciel de traîne,
Mais les soucis sont mensongers :
Enfin les jours vont rallonger.

Puis viennent les rois ou les mages
Avec leurs dons, en souriant ;
Ils sont venus de l'Orient
Car du soleil ils sont l'image.
Cessez, soucis, de nous ronger :
Les jours enfin vont rallonger !

On a cent raisons pour les larmes,
On en a mille pour les pleurs...
Il faut choisir de rire aux fleurs,
D'arracher au malheur ses armes
Et dans la joie de se plonger :
Ainsi les jours vont rallonger.

Bernard Berthier

F. DURU-CHARBONNIER, 2009

Revue imprimée en décembre 2009 chez Graphi Center, à Roanne.

ISSN 1964 - 812 X

Responsable de la publication : Bernard Berthier, La Place, 71170 COUBLANC

Berthier.lehir@wanadoo.fr

Les articles des anciens numéros sont accessibles sur le site <http://Coublanc-71.com>